

N° 90 - 14 Août 1932.

1 fr.

Tous les Dimanches.

POLICE MAGAZINE



TIENT-ON L. 97 ?

**Hélène Kann, inculpée d'espionnage, quitte le cabinet du juge d'instruction pour la prison de Saint-Julien.
A sa droite, son avocat. (Voir page 13.)**

dramas de la RUSSIE rouge

Comment les sentences de mort sont prononcées et exécutées en U. R. S. S.

II

L'âme russe, dans sa paresseuse langueur, est implacable, et cette implacabilité, loin d'être le fait d'une décision, est, au contraire, le fait d'une résignation. Le Russe subit l'événement et lui obéit, le laissant diriger ses actes... Nous avons connu M. Bourtzeff, de célèbre



L'homme, au premier regard, paraît avoir quarante-cinq ou cinquante ans.



Le président de ce « Soud-Smertelzoff » est une femme.

mémoire, au temps non encore lointain où il dirigeait à Paris le journal anti-bolchevik *La Cause commune*, lequel journal visait à l'union des Russes blancs et des anciens nihilistes contre le soviétisme.

Un jour, M. Bourtzeff acheta à un caricaturiste français un dessin représentant Lénine en train de signer une pile importante de condamnations à mort. Et la légende portait : « Je pends, donc je suis ». Cet affreux jeu de mots avait plu à M. Bourtzeff, qui connaissait Pascal. Néanmoins, à la publication du dessin il changea la légende. Lénine était toujours là, avec ses condamnations à mort, mais il disait maintenant : « Je fusille, donc je suis ».

Ce changement ne plut pas au caricaturiste, qui en fit la remarque à M. Bourtzeff. Et voici la réponse de ce dernier :

— Mon cher, fit-il en tirant sur une cigarette à bout cartonné, je sais bien que cette légende est un non-sens. Mais, que voulez-vous, j'étais dans l'obligation absolue de la changer. En U. R. S. S., on ne pend pas, on fusille !

Et voilà toute l'âme russe, dont une parcelle habite les corps des agents, juges de mort et exécuteurs du Guépéou, dont les cerveaux obéissent implacablement...

Nous avons mentionné, dans notre article sur l'organisation d'évasion du major Mac Carthy, le nom de Maria Tambova, juge féminin de mort, et nous avons dit que cette jeune femme avait, en l'espace de deux ans, prononcé trois mille condamnations capitales, en fumant des cigarettes parfumées.

Cette femme n'est pas une exception, hélas ! et elle est loin de détenir un record. Cette femme n'est qu'un magistrat de mort normal, comme il en existe des centaines là-bas. Et voici comment cette magistrature fonctionne !

**

— Dimitri Vassilovitch !
Négligemment accoudé à la barre, le

greffier — ou la greffière — annonce l'affaire.

Le sous-off' qui commande les gardes claque les talons, porte la main droite à son képi mogol étoilé de rouge et sort pour revenir l'instant d'après, accompagné de deux subordonnés qui encadrent un prisonnier. Le trio va se placer debout, face au tribunal. Les crosses des fusils *Wintovka* tombent avec ensemble sur le parquet. Les « pchik » (baïonnettes) s'immobilisent.

Le prisonnier est catalogué « dangereux ». Il est donc enchaîné. Deux anneaux d'acier — qui ont été rivés par le forgeron de la prison — encerclent ses chevilles. Ces anneaux sont reliés par une chaîne dont les maillons ont la grosseur d'un petit doigt. Cette chaîne a un mètre de long. Pour éviter qu'elle traîne à terre, le prisonnier a passé dans l'anneau du milieu une ficelle qu'il a reliée à sa ceinture. Cette chaîne forme donc entre ses jambes un A sans barre. Ses mains sont également enchaînées. Une solide paire de menottes automatiques les relie, à dix centimètres l'une de l'autre.

L'homme, au premier regard, paraît avoir quarante-cinq ou cinquante ans, avec ses cheveux longs, en broussaille, la barbe inculte qui mange son visage sale, ses vêtements fripés et son attitude moelle, pleine de résignation affairée. En le regardant, de plus près, on voit qu'aucune ride ne sillonne son visage crasseux et qu'aucun poil gris ne se décèle dans sa tignasse. En réalité, l'homme a trente ans. Trente-cinq au plus. Mais le régime du Guépéou n'a rien de la cure de jouvence...

De ses yeux fiévreux il regarde le tribunal, examinant l'un après l'autre les trois juges qui le composent, pendant que le greffier, d'une voix qui rappelle désagréablement le tac-tac-tac d'une mitrailleuse, lit à toute vitesse l'acte d'accusation.

Le tribunal de mort est composé de trois membres, lesquels sont assis autour d'un bureau qui se trouve de plain-pied avec la salle.

Le président de ce « Soud-Smertelzoff »

Direction - Administration - Rédaction
30, rue Saint-Lazare, PARIS (IX°)
Téléph. : Trinité 72-96. — Compte Chèques Postaux 1475-6

ABONNEMENTS, remboursés en grande partie par de superbes primes

FRANCE...	Un an (avec primes) ...	50 fr.
	Un an (sans prime) ...	37 fr.
	Six mois ...	26 fr.
	Un an ...	65 fr.
ÉTRANGER...	Six mois ...	33 fr.

Se renseigner à la poste pour les pays étrangers n'acceptant pas le tarif réduit pour les journaux.
Dans ce cas, le prix de l'abonnement subit une majoration de 15 fr. pour un an et 7 fr. 50 pour 6 mois, en raison des frais d'affranchissement supplémentaires.



On essayait d'enfoncer ma porte.

(tribunal de mort) est une femme dont les cheveux châtain clair, fraîchement ondulés, auréolent un visage jeune et point trop désagréable à regarder. A peine une trace de maquillage. Une touche de poudre et un tout petit peu de rouge sur les lèvres. Le buste, qu'on devine souple, se perd dans une blouse slave à broderies multicolores. Les mains soignées feuilletent le dossier de l'inculpé.

Les deux assesseurs sont des hommes. Ils sont vêtus d'un uniforme gris à boutons de cuir. On dirait des chauffeurs de bonne maison.

L'inculpé regarde les trois *Sondias* (juges). Il ne tire aucune conclusion de la composition de ce tribunal. Hommes ou femmes, peu lui chaut. Demain, la « présidente » aura échangé sa place avec un des assesseurs, ou sera peut-être de sortie, remplacée par un homme. Mais cela ne changera rien au sort des inculpés !

Dimitri Vassilovitch écoute maintenant le greffier qui termine la lecture de l'acte d'accusation, dont le jargon judiciaire est paraphrasé à chaque page par le *Narodny-Komisar* (commissaire du peuple) du district :

« En conséquence, nous accusons le sus-nommé Vassilovitch Dimitri, et nous le déferons au tribunal de ce fait, d'avoir résisté par personne interposée aux réquisitions régulières du représentant de son soviet local, en faisant tuer clandestinement deux porcs dont il a caché la viande, après les avoir déclarés comme perdus. »

« Nous l'accusons en outre, et toujours de ce fait, d'aide à la propagande contre-révolutionnaire par mauvais exemple et de rébellion armée contre les représentants du *Narodny-Komisariat* (commissariat du peuple) qu'il a reçus à coup de fusil. »

« Nous considérons que le sus-nommé Vassilovitch Dimitri est très dangereux et nous le désignons à l'attention des autorités pour la surveillance du premier degré. »

L'interrogatoire commence. Les *Krasnaia-Gvardias* (gardes rouges, dont l'uniforme est d'ailleurs gris) s'écartent de deux pas, avec ensemble, comme s'ils voulaient laisser le prisonnier plus seul avec ses juges.

La « présidente » consulte une fiche qui porte la photo — face et profil — de l'inculpé et vérifie son identité :

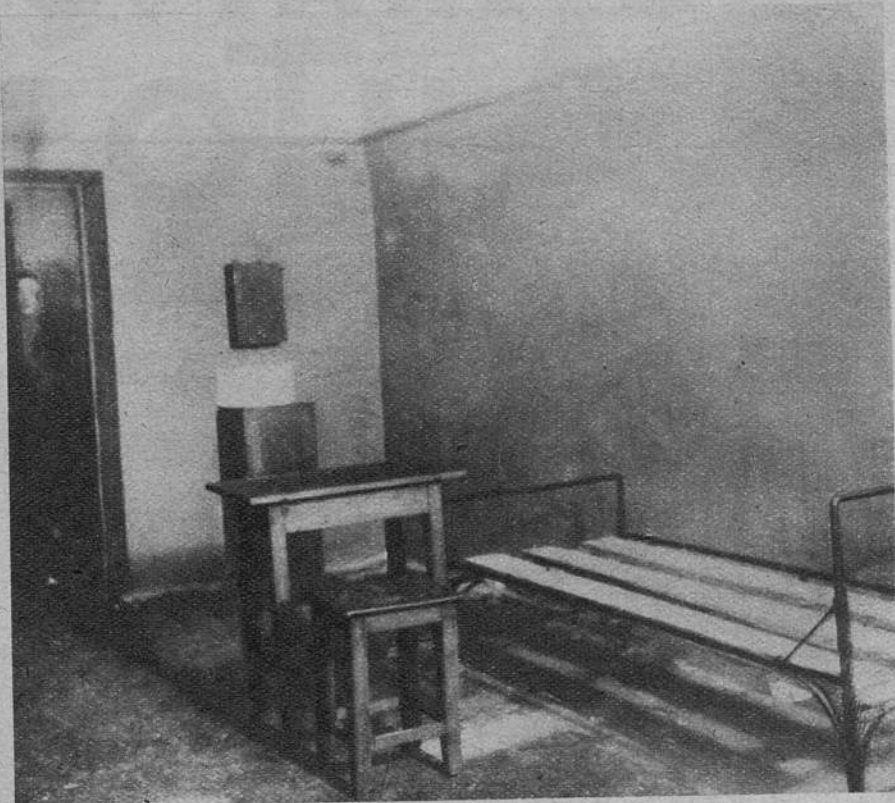
- Ton nom ?
- Vassilovitch Dimitri. Trente ans.
- Ta profession ?
- Fermier du district de Tsarskoie-Selo.
- Marié ?
- Une femme et quatre enfants.
- Tu as entendu l'acte d'accusation ?
- Oui, camarade présidente.
- Tu reconnais les faits ?

L'homme hésite. Un mouvement, — qu'on peut prendre pour un tremblement convulsif — lui secoue le corps.

— Camarade présidente, dit-il, il est exact que j'ai tué deux porcs et que j'ai donné l'ordre à mon domestique de les cacher. C'est parce qu'il y a des injustices au soviet local. Aux uns on prend tout,

entendu du bruit. On essayait d'enfoncer ma porte. J'ai pris un fusil de chasse et j'ai tiré par la fenêtre, en l'air, pour éveiller

Un bref paraphe. Les trois *Soudais* se lèvent. La présidente tient la formule jaune dans la main.



Une cellule relativement confortable d'une prison soviétique.

les voisins. La preuve, c'est qu'aucun garde n'a été blessé. Quand j'ai compris que c'étaient les *Gwardias*, j'ai moi-même ouvert la porte. Alors ils sont entrés avec

Leur geste n'a rien de solennel. Ils sont debout, mais leur attitude n'a rien perdu de sa nonchalance, car ils s'appuient sur leurs mains posées à plat sur le bureau et ils continuent à fumer leurs cigarettes de tabac clair.

La présidente, entre deux bouffées, lit la condamnation.

La lecture est courte, dix lignes.

Dimitri Vassilovitch, sans plus de cérémonie, s'entend condamner à mort.

Les juges se rassolent.

Les *Gwardias* entraînent le condamné. Déjà le greffier — ou la greffière — annonce un nouveau nom.

La séance a duré dix minutes. Pas une de plus. Pas une de moins.

Et ça ne dure pas toujours aussi longtemps.

De retour dans sa cellule, Dimitri Vassilovitch a écrit à sa femme une longue lettre qui commence ainsi :

Ma petite Nadia bien-aimée,
Quand tu recevras cette lettre, je serai mort...

Il l'a remise, cette dernière missive, dans une enveloppe non fermée, au gardien qui fait les cent pas dans le couloir de la prison.

D'un regard vague, il a embrassé les quatre murs de sa cellule. Tous les cachots du Guépéou ne sont pas d'infectes cloaques. C'est comme partout. Ça dépend où l'on tombe, comme disait un colonel russe qui avait été hébergé pendant quarante-six mois par les hommes au brassard rouge. Vassilovitch est tombé dans une *Tiurna* (prison) propre. C'est la *Peresilnasia-Tiurma* de Pétrograd, aux murs ripolinés, aux lits automatiques se relevant contre le mur, aux cellules possédant l'eau courante et le tout-à-l'égout.

Le *Prigovorenniy-ek-Smert* (condamné à mort) baisse son lit, et, alourdi par ses chaînes, ces chaînes qu'on ne lui ôtera que lorsque son cadavre sera froid, s'y étend.

Les heures passent. Le jour gris qui filtre comme au compte-gouttes à travers la vitre dépolie et les barreaux de sa cellule s'estompe peu à peu.

C'est la nuit.

L'électricité s'allume dans le vaste tombeau des morts vivants.

Puis vient l'heure de la soupe.

En bon russe, pour qui la nourriture est sacrée, Dimitri vide sa gamelle et avale jusqu'à sa dernière miette de pain noir.

A nouveau, il s'allonge sur son lit et attend...

Huit heures, neuf heures, dix heures, onze heures...

La porte s'ouvre. Le *Général-Major* qui commande la prison est là, flanqué de six gardiens.

Dimitri se lève.

— En route !

La petite troupe avance dans le couloir et s'arrête devant une autre cellule, puis devant une autre encore...

Quand la promenade est terminée, vingt-six prisonniers sont réunis en un cortège funèbre, qui lentement descend vers les caves...

Le bourreau est là, sur la dernière marche, liste en main, il dénombre son bétail au fur et à mesure qu'il défile devant lui. Sa liste doit être complète. Il ne veut pas de condamné en moins. Il n'en veut pas en trop.

(Voir suite page 5.)

GREY et CHRISTIANE-HUBERT.



Le bourreau place le canon de son arme et coup sur coup tire deux balles.

aux autres on laisse ce qu'ils veulent. Alors, comme à moi, jusqu'à présent, on a tout pris ce qu'on pouvait prendre...

— Tu t'es cru autorisé à te servir toi-même ?

— Pour une fois, camarade présidente... je ne croyais pas faire grand mal... notre village a donné beaucoup cette année...

— Assez ! Nul n'a le droit de passer outre aux secrets du *komisariat*.

La « présidente » allume une cigarette, après en avoir offert à chacun de ses assesseurs.

Le tube cartonné au bec, elle continue :

— Ton domestique t'a dénoncé, ce qui lui évite de comparaître ici avec toi. Les *Gwardias* sont venus perquisitionner chez toi. Pourquoi as-tu tiré dessus ?

— Camarade présidente, les *Gwardias* sont venus en pleine nuit. Nous dormions tous à la ferme. En me réveillant, j'ai

le fusil en avant, et, après avoir brutalisé ma femme et mes enfants, ils m'ont obligé à révéler la cachette où j'avais mis mes porcs à saler en m'appuyant leurs baïonnettes sur le ventre et en me piquant avec les pointes, j'en porte encore la trace... là...

Et le pauvre diable, de ses mains enchaînées, tente d'ouvrir sa chemise pour montrer les traces des plaies.

Son geste est vain. Les trois membres du *Soud-Smertvetzoff*, qui n'ont même pas écouté la fin de sa piteuse défense, ne le regardent plus. Leurs trois têtes sont rapprochées. Leurs cigarettes mêlent leurs volutes de fumée. La « présidente » griffonne rapidement, d'un stylo bague d'or, quelques mots sur une formule jaune.

La farce se termine. Pas de témoin. Pas d'*Adokat*. Rien. C'est le jugement qui s'élabore sous la plume de la jeune femme.

LES TRAFIQUANTS D'AUTOS

Tout commerce est l'objet de trafics délictueux de la part d'aigrefins qui cherchent dans l'escroquerie le meilleur de leurs ressources. Mais il n'est peut-être pas de négoce sur lequel s'abattent plus de trafiquants marrons que sur la vente des autos.

La fraude à la douane.

Tout récemment, une grave affaire de fraudes portant sur des milliers d'autos



Le bureau de la carte grise où l'état civil de l'auto est consigné. (S. G. P.)

était découverte. C'est la Sûreté générale qui enquêta sur ces agissements qui frustrèrent le Trésor de plusieurs millions. On sait que, pour protéger l'industrie bien française de l'automobile, des taxes à l'importation des voitures étrangères ont été appliquées depuis des années. Les véhicules américains bénéficient, sur notre marché, des préférences d'une clientèle assez importante, des intermédiaires sans scrupules n'ont pas hésité à mettre tout en œuvre pour esquiver les justes droits, qui sont élevés. Ils trouvèrent des complicités regrettables auprès de certains fonctionnaires. Voici le moyen que les trafiquants employaient le plus couramment.

Une voiture entre en France sous tryptique. Elle est censée devoir y rester seulement quelques semaines; on dispense donc son propriétaire de payer les droits d'importation. On lui remet toutefois une carte d'immatriculation et un carnet de passage en douane. Il se rend par exemple à Genève. En Suisse, il demande un permis provisoire à l'expiration duquel il revient en France. Possédant la carte grise d'immatriculation et deux certificats de douane, son auto a de grandes chances, désormais, de pouvoir demeurer sur notre territoire sans avoir acquitté la taxe à l'importation.

D'autres personnages indécents quittent la France avec une très vieille voiture ayant déjà acquitté les droits et y rentrent avec une voiture neuve. Il leur suffit de maquiller l'auto, d'intervir les plaques de moteur et de châssis pour tromper parfois la vigilance des douaniers.

Mais il y a un procédé beaucoup plus simple. Depuis plusieurs années, une grande quantité de voitures américaines, dont le prix de vente varie de 60 000 francs à 200 000 francs, ont été introduites en France. Grâce à la défaillance de certains agents en douane, nombre d'entre elles n'ont pas acquitté de droits d'entrée.

A l'aide de faux cachets et de faux certificats, un des fraudeurs aurait réussi, aidé par de fâcheuses commissions, à simuler au Havre le paiement des taxes dont

le Trésor n'a jamais encaissé le premier sou.

4 000 autos volées par an à Paris.

Mais les trafiquants d'autos ne bornent pas leur activité à ce genre d'exploits. Ils ont plusieurs cordes à leur arc. La fraude des voitures vendues clandestinement n'est qu'une partie de leurs bénéfices courants. Ils pratiquent le vol direct et réalisent un butin considérable. En bandes fortement organisées, disposant d'indicateurs, de rabatteurs, d'opérateurs, de recéleurs, ils raflent chaque jour de nombreuses autos, et l'on peut évaluer à 4 000 environ le chiffre des voitures volées annuellement dans la capitale seulement.

Aucune des particularités de nos grandes marques automobiles ne leur est étrangère et ils connaissent le mécanisme de chaque catégorie de voitures; ceux qui sont chargés de faire démarrer le véhicule sont toujours de très experts mécaniciens. Ce n'est qu'après avoir pisté durant plusieurs jours leur victime afin de connaître ses habitudes qu'ils opèrent; munis de fausses clefs et d'outils perfectionnés, ils se moquent des fermetures dites de sûreté.

Un détail amusant: c'est au moment du Salon de l'automobile, aux alentours du Grand Palais, qu'on vole le plus d'autos; six par jour en moyenne entre le pont Alexandre III et les Champs-Élysées. Les agents et les gardiens particuliers ont beau faire les sentinelles, ils n'arrivent pas à empêcher des vols qui atteignent des véhicules de tous prix, du modèle ordinaire au modèle de luxe.

On se doute bien que l'auto volée n'est pas revendue telle quelle aux amateurs; elle subit auparavant des modifications essentielles. Dès qu'elle a été soustraite à son légitime propriétaire, elle est conduite rapidement dans un de ces garages clandestins de banlieue que possèdent les bandes

Des centaines de mille de fiches signalétiques sont entassées dans ces casiers. Chacune d'elles identifie une auto. (S. G. P.)



Une auto volée vient d'être retrouvée. Le chauffeur victime fournit des explications aux inspecteurs. (W. W.)

noires. Là, elle est complètement maquillée; carrosserie, peinture, agencement, pneus, coussins, etc., tout est changé, à tel point que le propriétaire lui-même, mis en sa présence, refuserait de la reconnaître comme sienne. Sortie de ces ateliers étranges, la voiture doit être pourvue d'un état civil. D'habiles faussaires de cartes grises lui fourniront toutes les pièces utiles, et la

Préfecture de police, si le hasard la met au courant, aura bien du mal à s'y reconnaître. La bande s'entoure de toutes les garanties et prend toutes les précautions; elle procède prudemment par intermédiaires, et les vrais coupables ne sont jamais pincés.

Les occasions uniques.

La fraude en douane, le vol direct et la





Une auto a été volée et maquillée et retrouvée accidentée. Un inspecteur de police effectue les recherches en vue de l'identifier. (S. G. P.)

revente clandestine ne sont pas les seules occupations de ces bandes redoutables qui mettent l'industrie de l'automobile en coupe réglée. Ces associations de malfaiteurs possèdent, parmi leurs membres, des agents revendeurs d'une astuce extraordinaire et d'une ingéniosité incroyable ; ces escrocs possèdent plus d'un mauvais tour dans leur sac et détournent littéralement la clientèle dupée qui a eu le grand tort de s'adresser à eux pour faire de bonnes affaires.

Ah ! ces occasions uniques que proposent à l'acheteur éberlué ces revendeurs pleins de bagout que l'on rencontre dans certaines foires d'autos et dans certains garages de la périphérie. Un de mes amis, qui connaît comme pas un ces milieux singuliers où il a évolué non sans danger, m'a raconté les trucs de ces « messieurs ».

Voici les ficelles généralement employées par nos hommes :

Pour faire rendre plus que le maximum à un moteur, le maquignon n'hésite pas ; il change au tour l'alésage des cylindres, et une 8 HP. devient facilement une 12-14 HP. Il est évident que la solidité des organes ainsi traités devient précaire, mais cela n'a pas d'autre intérêt.

Un radiateur fuit : quelques soudures à l'étain le rendront étanche pour ce que durent les roses, l'espace d'un matin.

Le cône d'embrayage n'adhère plus ; un peu d'essence versée dessus lui fait reprendre contact, à moins qu'un bout de carton ne remplace le cuir usé.

Mais tout ceci n'est que plaisanteries faciles, du reste employées comme moyens de fortune par tous les chauffeurs. Le « beau travail » d'un maquignon est plus complexe.

L'arbre de la cardan est-il « fauché », une soudure autogène lui rendra une solidité tout à fait relative. Le châssis d'une voiture prend-il une forme « hélicoïdale », c'est simple : avec deux pièces de bois posées à faux, on essaiera de le redresser. Méfiez-vous alors des voitures qui « relèvent du bec », c'est un châssis arrangé. La rupture en est proche.

Quant aux coussins et aux sièges, vous n'y rencontrerez pas de crin. Cette fibre végétale coûte cher ; le maquignon y met du foin.

Pour la carrosserie, le bois, ce luxe, est remplacé par de la tôle fatiguée ou même du zinc. Un bon coup de pinceau par là-dessus et « ça a de l'œil ». Tout est là.

DRAMES DE LA RUSSIE ROUGE (Suite de la page 3.)

— Allons, le compte y est, fait-il à son aide. Dépêchons-nous.

Contre le mur de la cave, mur passé à la chaux, se trouve un meuble ressemblant — sauf le respect que nous devons à nos lecteurs — à un siège d'aisance qui aurait douze places. Le bourreau, qui porte, ainsi que son aide, un grand tablier de caoutchouc, fait aligner les douze premiers condamnés devant les douze trous béants.

— A genoux !

Les malheureux obéissent. Ils connaissent le « système ». D'eux-mêmes ils placent leurs pauvres têtes au-dessus des trous...

Le bourreau tire son pistolet. C'est un Nagant à barillet, à balles de plomb de 15 millimètres.

L'aide empoigne le premier condamné

Pour les pneumatiques, c'est simple : les pneus rechapés sont vendus comme neufs. Les pneus qu'on ne peut point rechapier ne sont pas perdus, loin de là. Leurs trous sont bouchés avec un mastic spécial et une peinture également spéciale leur donnera une honnête apparence de caoutchouc.

Maintenant, s'il convient de faire un coup, le maquignon n'hésite pas.

Dans un garage tenu par le plus célèbre des truqueurs d'automobiles, on vendit, il y a deux ans, une série de douze voitures de la marque (X...), où seuls les châssis et les capots étaient ceux employés par la firme. Le reste : moteur, cardan, différentiel, roues, radiateur, avait été acheté dans un de ces magasins qui se trouvent aux environs de la place de la Bastille et où on trouve à bon compte tout ce qu'il faut pour faire du neuf avec du vieux.

Les douze voitures furent vendues.

Chez M. L..., autre maquignon célèbre habitant au quartier des Ternes, un jeune homme arriva un matin. Timide, il s'adressa au directeur du garage :

— Je voudrais, déclara-t-il, une bonne moto d'occasion.

— Comme vous tombez bien, répliqua M. L... Justement, mon vieux camarade le coureur C... m'a donné sa moto de promenade à vendre. La voilà.

Le jeune homme examina de près l'engin, le trouva à son goût et le paya 550 francs, puis il partit sur sa motocyclette.

Arrivé à Puteaux, le jeune homme eut une panne. Un garage était proche, il entra. On démontra la machine. Soudain, l'honnête commerçant montra deux morceaux de bois cassés net.

— Monsieur, votre bielle était en bois.

Je parie que vous sortez de chez L...

— Oui, avoua le jeune homme timide. On m'avait dit que c'était un homme très fort.

— On ne vous a pas trompé, riposta le mécanicien, qui sourit.

Chez B... (déjà cité), dont le garage se trouve près de la porte Maillot, règne un aimable désordre. Les voitures débordent dans la rue, rangées le long du trottoir, et il arrive à B... de les vendre sur le seuil de la porte.

Comme on le voit, les trafiquants d'autos sont des escrocs très habiles et je connais des clients, pourtant méfiants, qui se sont laissés prendre à leurs boniments. Honnêtes gens, méfiez-vous.

ANDRÉ CHARPENTIER.

par les épaules et le maintient en position. Le bourreau place le canon de son arme sur la nuque et, coup sur coup, tire deux balles.

Ça y est. Le condamné est tué. Les balles ont fracassé les vertèbres et traversé la gorge. Du trou béant, un flot de sang jaillit. Quelques soubresauts agitent le corps, toujours maintenu par l'aide. Puis plus rien. La tête s'effondre en avant et le sang s'écoule dans la sinistre lunette en un gargouillis qui sème l'épouvante parmi ceux qui attendent.

Déjà l'aide empoigne le deuxième condamné, et le bourreau replace le canon de son arme sur la chair tremblante.

(A suivre.)

H. G. et C. H.

On accuse, on plaide, on juge...

Bien mal acquis ne profite jamais.

Le Marec, patron d'un petit commerce versaillais, s'entendait fort bien avec son employé Clapeau, si bien, que le second, pour faire plaisir au premier, accepta une peu banale besogne :

— La vie est dure, difficile, l'argent ne rentre pas ! avait un jour tout de go déclaré Le Marec.

— Ah ! oui, patron, avait soupiré Clapeau.

— Si on pouvait découvrir quelque argent, cela nous rendrait bien service, n'est-ce pas ?

— Ah ! oui, patron.

— Es-tu prêt à m'aider ?

— Bien sûr, patron !

Et le patron donna son idée : il s'agissait simplement de mettre le feu au fonds de commerce et de toucher ensuite la prime d'assurance : lui, Le Marec, ne pouvait allumer l'incendie en personne, car il devait, à l'instant où cet incendie s'allumerait, se montrer pour avoir, si besoin en était, un alibi... tandis que nul ne soupçonnerait le modeste Clapeau qui, bien entendu, toucherait la moitié de la prime, et Clapeau acquiesça :

— Bien, patron !

Il s'en fut prendre un bidon d'essence qu'il posa au milieu du magasin et, délicatement, il jeta une allumette sur le bidon ; immédiatement, des flammes énormes jaillirent et une formidable explosion projeta, à huit mètres de distance, l'incendiaire en très piteux état et qui, dans son trouble, lorsqu'on le releva, accusa son patron.

D'abord on ne prêta qu'une médiocre attention à ses paroles, mais, lorsque la Compagnie d'assurances eut payé les dégâts, les deux compères furent arrêtés sans avoir pu bénéficier de leur crime, car l'incendie volontaire d'un fonds de commerce attentant à une maison habitée est considéré comme crime pouvant aller jusqu'à la condamnation à mort des coupables.

Or, donc, Le Marec et Clapeau comparaîtraient prochainement devant les assises de Versailles. Clapeau qui, aujourd'hui, n'a plus que haine pour son patron, ne cesse de répéter à son avocat, M^e René Bakkouche :

— Quelle explosion... comme j'ai eu peur, ah ! vraiment, c'était un premier châtimement : que sera le second ?

Arme à double tranchant.

Jeanne Lory, « belle de nuit » du quartier de la Bastille, exerçait, un soir son peu recommandable métier, lorsqu'elle aperçut un pompier qui, d'un pas paisible de flâneur, remontait vers le boulevard.

Pourquoi la demoiselle de perdicion — pour employer une expression chère à M. Henri Duvernois — pensa-t-elle que cet éteigneur d'incendies allait devenir un client ? on ne sait. Quoi qu'il en soit, armée, s'il est possible de dire, de son regard le plus prometteur et de son sourire le plus engageant, elle accosta le promeneur.

Mais celui-ci se montra rebelle à l'invitation : il allait rejoindre sa « promise » et n'entendait pas céder aux charmes d'une rencontre : Jeanne insista, le pompier se recusa... mal lui en prit ; furieuse, elle ouvrit son sac et en tira une lame à raser les sourcils dont elle porta un violent coup à la tête du promeneur. La lame supprimait bien les sourcils de la nocturne travailleuse, elle coupa fort proprement la paupière gauche du pompier, qui ne demandait rien.

Ce geste peu amène valut à Jeanne Lory de comparaître, l'autre jour, devant la 13^e chambre correctionnelle où son avocat, M^e Van den Bergh, plaida que le coup valait évidemment une condamnation pour sa cliente, mais que celle-ci ne pouvait être poursuivie pour port d'arme prohibée : une lame à raser les sourcils féminins pouvant être considérée comme arme. Mais le tribunal n'adopta pas cette thèse, il considéra que la lame était une arme dont le port était prohibé à l'instar d'un couteau et condamna la prévenue à trois mois de prison.

Quant à la victime de l'irascible belle de nuit, elle n'était pas venue à l'audience, refusant ainsi d'accabler la dame à la lame : on peut être à la fois pompier et galant homme.

Pigeons et petits pois.

M. Chardon, honorable rentier de la paisible localité de Champigny, a des pigeons voyageurs pour lesquels il a la plus tendre affection... il les soigne, les nourrit, les baigne avec tendresse et, lorsqu'ils s'en vont vers d'autres cieux, attend leur retour avec anxiété.

M. Louit, voisin de M. Chardon, a des petits pois qu'il plante lui-même et dont il surveille la poussée avec un soin jaloux ; chaque matin, arrosoir en main, il dispense



MAINTENANT ELLE A UNE BELLE POITRINE

Autrefois elle était malheureuse, ayant une poitrine plate, maigre ou tombante, qui ne faisait ressortir aucune toilette.

Quel est le secret de cette merveilleuse métamorphose ? C'est simple...

Elle s'est tout bonnement adressée, comme chaque lectrice de *Police-Magazine* peut le faire, à M^{me} HELENE DUROY, célèbre SPÉCIALISTE PARISIENNE de l'esthétique du buste, et seule créatrice des fameuses méthodes

EXUBER BUST RAFFERMIR

pour le raffermissement des seins

EXUBER BUST DEVELOPPER

pour le développement des seins en 3 à 5 semaines

Les deux méthodes sont PUREMENT EXTERNES ET ABSOLUMENT INOFFENSIVES. Rien à observer, aucun régime spécial ni exercices fatigants. Depuis 21 ans, pas d'insuccès. Recommandés par de nombreux médecins. Des artistes de théâtre et de cinéma universellement admirées doivent leurs succès aux Méthodes Exuber.

ATTESTATIONS

DEVELOPPEMENT
Mme Y. B. a dével. sa poitrine de 16 cm. en 21 jours
Mme T. P., rue des Abbesses... 18 — 23 jours
Mme A. L., rue d'Aboukir... 17 — 22 jours
Mlle C. B., avenue Bel-Air... 21 — 26 jours
Mme O. R., rue Navarin... 21 — 30 jours

RAFFERMISSEMENT
Mme Bn R. l. raffermi sa poitrine... en 18 jours
Mme E. D., avenue de Versailles... 22 jours
Mme G. P., rue de Varenne... 17 jours
Mme O. C., rue d'Uzes... 26 jours
Mme L. R., place du Trocadéro... 25 jours

Demandez aujourd'hui même la brochure gratuite et spécifiant si on désire le raffermissement ou le développement, et en indiquant bien lisiblement vos noms et adresse, M^{me} HELENE DUROY, Div. 112 H, rue de Miromesnil, 11, Paris (VIII^e).

à ses légumineuses grimpanes la bien-faisante rosée quotidienne.

Pourtant, M. Louit s'aperçut que ses petits pois ne prospéraient guère : le sol était, alentour, jonché de coques vernissées dont quelque main coupable avait évidemment sorti les boules microscopiques.

M. Louit surveilla ses légumes et s'aperçut qu'ils n'étaient point pillés par une main coupable, mais bien par... un bec, voire par deux : ceux des pigeons voyageurs du voisin :

— Vos pigeons mangent mes petits pois ! s'exclama alors, indigné, le propriétaire, tandis que M. Chardon ripostait, ironique :

— Les pigeons et les petits pois ont toujours fait bon ménage !

Phrase imprudente qui valut à M. Chardon d'être assigné devant la 12^e Chambre correctionnelle par son voisin, qui le rendant responsable des méfaits de ses pigeons voyageurs, lui réclamait des dommages-intérêts.

Ce fut une audience pleine de fantaisie : plusieurs habitants de Champigny-la-Bataille étaient venus assister à ce combat judiciaire entre le propriétaire des colombiers et celui des petits pois :

— Oui, Monsieur, répétait le second, vos pigeons devaient mes légumes !

— Qui prouve, Monsieur, que votre allégation est exacte, répliqua le second, vous avez décrété que mes oiseaux mangeaient vos petits pois, mais où est la preuve ?

Et comme, en effet, nul huissier n'avait dressé constat du fait, M. Chardon fut, après plaidoirie de M^e Charles Lebreton, purement et simplement acquitté.

Il s'en fut triomphalement rejoindre ses pigeons, peut-être leur apportant-il quelques savoureux petits pois à picorer !

SYLVIA RISSER.

Vous êtes condamné à avoir la tête tranchée...

— Accusé, vous avez trois jours francs pour vous pourvoir en cassation... passé ce délai, votre pourvoi ne sera plus recevable !

La voix volontairement terne et neutre du président vient de prononcer cette phrase qui tombe dans l'atmosphère lourde d'angoisse de la cour d'assises...

Le condamné à mort, blême, écoute sans mot dire les paroles de consolation de son défenseur, puis il suit, courbé — tel un pantin cassé, — ses gardes...

A la Conciergerie, l'homme ne reste qu'un instant, le temps d'être débarrassé de ses vêtements civils — qu'il ne remettra plus que pour aller à l'échafaud — et on le revêt de l'uniforme pénitentiaire : costume de droguet marron, veste, pantalon et béret, puis, menottes aux mains, fers aux pieds, c'est le départ pour la Santé.

La prison du boulevard Arago comprend au quartier haut une division — la septième — uniquement destinée aux condamnés à mort ; il y a sept cellules dont deux, en ce moment, sont occupées, l'une par Joseph Lanio qui égorga l'agent Verjus, l'autre par Paul Gorguloff, l'assassin du Président de la République...

Les deux condamnés au châtiement suprême mènent la même vie : soumis au régime de la haute surveillance, c'est-à-dire que des gardiens ne les quittent jamais et que les cellules sont éclairées jour et nuit par des ampoules électriques à la dure lumière blanche, ils bénéficient d'une nourriture spéciale : viande abondante, légumes copieux, un quart de vin par repas, et surtout... surtout... le droit de fumer.

Ils ont la liberté de correspondre avec leur famille qui peut, de plus, venir les voir — les jours de visite sont le lundi pour les condamnés dont le nom commence par une lettre allant de A à M, le vendredi pour les autres — les défenseurs ont le droit de visite tous les jours, ces visites

et elles ne l'empêchent pas d'écrire, lui aussi, car, si Gorguloff écrit en prose, Lanio ne cesse de versifier.

Et, chose curieuse, ce féroce bandit qui, un soir, dans une rue déserte, sous l'averse neigeuse de la lune, égorga sauvagement un agent, a le sens de la poésie...

Dans un poème intitulé *Attente angoissée* il évoque son geste criminel :

*Fatata, place du crime,
Vient se poser sur mon chemin,
Un agent tombe victime
De mon meurtrier coup de surin.
C'est tout cela qui me fait tant souffrir,
Car j'ignore quel jour je dois mourir
De penser qu'un de ces quatre matins,
Je verrai l'émule de Guillotin.*

Dans un *Credo*, Lanio conte son horrible attente :

*Minuit vient de sonner au carillon voisin.
Je voudrais m'endormir, hélas ! je ne puis pas...
La guillotine se dresse peut-être ce matin,
Mais j'irai sans trembler à cet odieux trépas,
Autour de ma cellule, j'entends marcher du monde
Je verrai tout cela, peut-être dans quelques instants
Je serai heureux, pourtant, malgré ma mort immonde
D'avoir tant de curieux à mes derniers moments.*

*J'ai vu mon avocat la semaine dernière,
Lui qui connaît mon cas ainsi que mon passé
M'a dit qu'il tente pour moi la grâce entière.
Présentant mon casier pour qu'il soit revisé.
Il replaiera mon cas devant un ministre,
M. le président Lebrun voudra-t-il signer ?
Diable ! quel rictus affreux ferait maître Deibler
S'il venait à savoir que ma peine est commuée.*

La grâce ! mot magique inscrit en lettres de feu dans le cerveau du condamné à mort ! Lorsque M^e Dutheillet de Lamothe,



Joseph Lanio, le meurtrier de l'agent Verjus, devant le jury.

ont lieu dans la cellule même du prisonnier qui est assisté du gardien-chef.

Le condamné à mort est libre de travailler ou non : Gorguloff a refusé toute occupation, mais, toujours pris de sa manie épistolaire, il écrit sans arrêt, rivié à sa chaise par une chaîne de quarante centimètres de long, délivré de la camisole de force qu'on lui avait passée la première nuit ayant suivi sa condamnation, délivré aussi des menottes, il écrit... écrit sans arrêt : lettres à ses avocats pour les remercier de leurs efforts, lettres à l'avocat général Donat-Guigue pour protester contre le verdict, lettres à sa femme pour lui dire son amour, lettres à son fils... qui, d'ailleurs, n'est pas encore né et dans lesquelles il lui donne des conseils... ô les conseils d'un tel père !

Enfin, fait inimaginable, il a écrit à... M^{me} Paul Doumer, de son écriture d'écolier appliqué sur du grand papier quadrillé, l'assassin a couvert deux pages et rédigé la lettre suivante dont le français — s'il est possible de dire — est respecté ici :

« Madame la Présidente de la République française Paul Doumer, château d'Élysée.
« Je n'ai pas voulu tuer votre époux, bon Dieu est témoin... le destin terrible, le destin tragique, a assassiné de votre mari, moi malheureux, je suis l'homme de ce destin ; bon Dieu ! tu as donné patrie pour tout le monde, et moi mon patrie russe est morte... Amen, Bon Dieu de vais aideras, Madame Paul Doumer... »

Ce libellé incohérent est signé : Paul Gorguloff, chef président du parti national russe.

Parfois, le meurtrier du Président de la République s'arrête d'écrire pour déclarer très haut :

— Je suis un bon soldat russe et je veux mourir fusillé en soldat et pas guillotiné comme un voleur... J'ai tué le président Doumer qui était un bien brave homme (sic), mais, moi aussi, je suis un brave homme !

De sa cellule qui porte le numéro 7, alors que celle de Gorguloff est le 5, Joseph Lanio entend les imprécations du médecin russe

qui défendit avec tant d'ardente éloquence l'assassin devant le jury de la Seine vient le voir, l'homme interroge, angoissé :

— Croyez-vous, Maître, à une grâce possible ?

Et l'avocat ne peut que répondre par un geste évasif.

Dans la cellule voisine, Gorguloff rugit toujours :

— Je ne demande pas de grâce... je veux seulement être fusillé comme un soldat et pas guillotiné.

C'est son refrain, puis, se calmant, il continue ses écrits ; il reprend notamment un de ses anciens livres, *Le mystère de la vie de Scythie*, qu'il remanie quelque peu avant de le signer « Paul Gorguloff », le premier dictateur vert ; il écrit aussi des articles qu'il envoie à un journal russe édité à Paris, *Nabal*, « le Tocsin », lequel refuse, d'ailleurs, l'honneur de cette prose.

Quelquefois Joseph Lanio, oubliant ses vers, fait quelques ébauches, Gorguloff, laissant sa prose, rédige son testament et reçoit la visite d'un prêtre grec, le père Gillette, qui, comme son éminent défenseur M^e Henri Géraud, lui dit :

— Espérer !

Espérer quoi ? Certaines personnes, considérant l'assassin du président Doumer comme un fou, ont lancé la nouvelle que M^{me} Doumer demanderait sa grâce à M. Lebrun, nouvelle d'ailleurs jusqu'à présent dénuée de tout fondement.

Cellule numéro 5... Paul Gorguloff fixe les murs de ses yeux hallucinés, au bizarre regard d'oiseau de proie.

Cellule numéro 7... Joseph Lanio répète son dernier vers :

— La guillotine se dresse peut-être ce matin !

Chaque condamné à mort enchaîné reste seul avec son cauchemar... toujours le même : l'aube qui se lève sur le boulevard Arago, éclairant d'une lueur indécise la machine au sinistre couperet adossée au mur de la prison... des pas... des ordres brefs... un homme au col largement écharné... une tête qui roule dans un panier... la sienne !

SYLVIA RISSER.

La Police et les coureurs du Tour de France



A Nice, les gendarmes maintiennent la foule qui s'est massée sur la promenade des Anglais pour voir passer les coureurs. (Studio Intran.)

Pour la première fois dans l'histoire du Tour de France cycliste, des gendarmes ont été mis à la disposition des organisateurs — en l'espèce le journal *L'Auto*. — Nous avions dit ici même combien cela nous paraissait non point utile, mais indispensable. L'expérience est aujourd'hui faite : la présence de la maréchaussée est venue apporter le calme et l'ordre à ce qui menaçait de devenir ou une foire, ou une catastrophe.

Les gendarmes du Tour de France, qui changèrent à chaque étape, appartiennent tour à tour à toutes les brigades de France. Les hommes passent ; mais la consigne demeure. La seule présence des uniformes a contribué à faire régner le calme. Il faut le dire et le redire. En dehors des voitures officielles, qui sont conduites de main de maître par des chauffeurs en quelque sorte spécialisés, une nuée de « chauffards », qui avec des motos, qui avec des petites voitures, qui au volant d'autos de course, s'abat sur la caravane. Ces gens-là veulent absolument voir. Voir quoi ? On se le demande. Relégués en quarantième position, menacés constamment d'aller dans un arbre ou de gagner le fossé, ces énergumènes (on ne saurait les appeler autrement) se livrent sur la route une bataille, que l'on a déjà qualifiée assez drôlement de « corrida ». Ils se rentrent dedans, s'injurient, se bousculent, se battent. Quand un coureur s'est attardé, et qu'il lui faut remonter pour rattraper le peloton, sa tâche est plus que difficile : quasi impossible.

C'est pour remédier à ce regrettable état de choses, pour permettre à ceux qui, sur le tour, font quelque chose, qui remplissent une mission : journalistes, opérateurs, cinématographistes, radio-reporters, ravitailleurs, commissaires, que la présence des képis et des baudriers est en quelque sorte une bénédiction du ciel.

A la vue des uniformes, les « toquards » ont tôt fait de se calmer ; et, quant aux voitures officielles, elles ont conclu immédiatement des pactes de sympathie avec les représentants de l'autorité. Les étapes

se sont donc déroulées, sinon dans le calme le plus complet, du moins avec le minimum de risques. Interrogez les vieux suiveurs du Tour : il n'en était pas ainsi il y a un an encore.

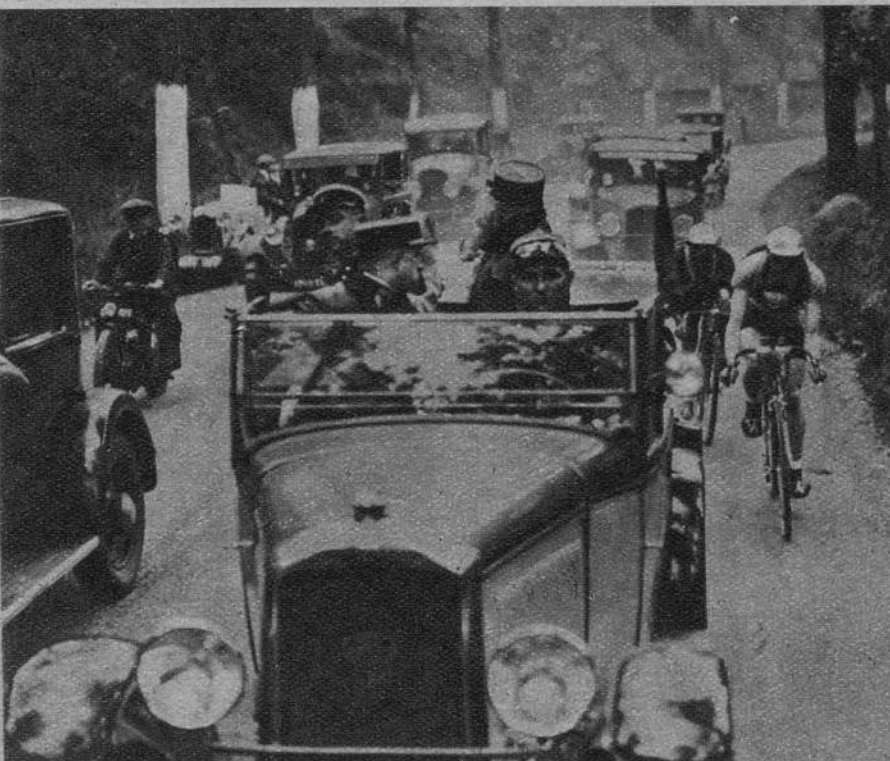
Cette utilisation de la force publique, qui coïncide, dans les villes, avec un surcroît de service d'ordre, a donc produit à peu près tous les résultats que l'on en attendait. Cependant, regrettons qu'Henri Desgranges, directeur de *L'Auto*, si bien inspiré en la circonstance, ne soit pas allé jusqu'au bout de sa conception et ait commis une légère erreur. Jusqu'à Luchon, la voiture des gendarmes fut derrière les coureurs, c'est-à-dire noyée dans le peloton en pleine bagarre. Elle rendait là les plus signalés services. Hélas ! après la ville d'eaux pyrénéenne, les consignes ont changé ! Il a pu se passer n'importe quoi derrière, les coureurs ont pu être renversés, les « bagnoles » s'embourber volontairement, les conducteurs en venir aux coups : nos braves pandores ne s'en émurent point. Ils étaient devant, et rien que devant. Qu'y firent-ils ? on ne le sait pas trop. Nous avions l'impression qu'ils étaient chargés de refouler, le plus loin possible, les gêneurs qui étaient tentés de procéder les coureurs. Cette préoccupation était louable ; mais la tâche la plus urgente n'était pas celle-là. Tous les suiveurs le savent.

Résultat ? L'ordre régna en avant de la course, mais si, derrière, quelque catastrophe s'était produite, qui ou quoi eût été incriminé ?

La fatalité, sans doute. La fatalité a bon dos. Les gendarmes, qui en avaient assez d'arriver à l'étape noirs de poussière et déguisés en fantômes moustachus, sont tout contents d'avoir avancé d'un échelon.

Mais leur tranquillité prévaut-elle sur la sécurité de tous ? Nous ne le pensons pas ; c'est la raison d'être de leur présence qui, elle-même, se trouve en cause. Que les directeurs du Tour, consultés chaque jour en la matière, veuillent bien y réfléchir.

JACK SCREEN.



Les gendarmes s'efforcent de protéger les coureurs contre les automobilistes et motocyclistes qui suivent le Tour. (Studio Intran.)

Le "vol à l'américaine" à Paris



CHARLES WOLFE



JACK WOLFE



ROBERT GIST

Ces trois voleurs à l'américaine qui, récemment, déroberent 100 000 couronnes à un négociant danois de passage à Paris. Ils ont été arrêtés.

Je regarde Theo sans surprise. Et pourtant... Il me semble tout naturel de le voir devant moi tout pareil, vraiment, à ce qu'il était vers 1914. Il n'a pas changé. Nous ne nous étions jamais retrouvés, ceux que nous avions perdus, tout pareils à la dernière image que nous avons conservée d'eux. Ce qui nous surprend toujours, au contraire, c'est d'observer leurs cheveux blanchis, les rides de leur visage et ce masque nouveau que le temps a posé sur leur ancienne figure.

Theo international.

Theo a conservé sa massive carrure aux muscles noués. Sa face, sommairement sculptée, s'éclaire, comme autrefois, d'un bref et robuste sourire aurifié. Et, de l'oreille gauche à la lèvre, il garde la même cicatrice mystérieuse.

En 1914, Theo partait en Amérique. Je crois qu'il y retournait. Sa vie inconnue émergeait d'un passé obscur, plein, semblaient-il, de terribles histoires. Je savais seulement que Theo était un international. Je ne connaissais de lui que son prénom, sa cordialité brutale, et je ne pouvais me défendre d'une sorte d'admiration inquiète pour cette force étrange et naturelle qui semblait irradier de lui.

Ma curiosité des hommes singuliers et des choses secrètes de la vie me faisait accepter,

rechercher peut-être, la société de ce garçon extraordinaire.

Aujourd'hui, Theo a son élégance d'autrefois, correcte, stricte, sobre, sauf ce diamant trop gros dans sa chaise de platine, qui, avec quelque maladresse, attire le regard vers un auriculaire monstrueux. Ensuite, on voit trop facilement les mains, les mains énormes.

Tel qu'il est, Theo a conquis quelques millions. Je ne sais pas ce qu'il en fait. Son existence est simple, confortable, exempte de tout luxe ostentatoire. Sa situation pécuniaire présente la même énigme que sa situation sociale. Je sais seulement, après quelques minutes, qu'il est de retour d'Amérique. Theo revient des États-Unis pour la troisième fois. Il m'apporte des nouvelles toutes fraîches de là-bas. Et voilà qu'elles sont aussi des nouvelles parisiennes.

Theo a fait longtemps partie de ces bandes internationales dont les informateurs nous affirment, lors de chaque arrestation, qu'elles sont bien connues de la police. Je n'en sais rien. Ce dont je suis sûr, par exemple, c'est qu'en 1914 Theo pratiquait à Paris et dans de proches capitales européennes le vol à l'américaine. Il avait eu sans doute quelques ennuis. Beaucoup moins qu'au temps de sa prime jeunesse et de sa cicatrice, alors qu'acrobat de cirque ambulant et artiste forain il pratiquait le coup dur et le « cassement » qui lui valurent une réclusion dont il ne parle jamais — non pour le celer, mais parce que cette formalité lui paraît avoir été inévitable et sans intérêt. Les détournements de bank-notes par le système de la confiance et de la persuasion sont certainement plus fructueux et moins imprudents.

Les hommes du vol à l'américaine.

Theo m'a conduit dans un grand café du boulevard. Là, il rencontra ses amis. Ils n'ont ni sa taille ni ses traits. Mais ils lui ressemblent. Et ils se ressemblent tous entre eux. Les reporters des faits divers ne manquent point, quand ils les évoquent, à la suite d'une aventure policière, de les dépeindre comme des gentlemen « portant beau » et ayant toutes les apparences de véritables gens du monde. Rien n'est plus faux que cette romanesque description, qui est faite classiquement pour plaire au populaire. La foule croit dur comme fer à ces sortes de chevaliers de l'élégance, aristocrates jusqu'au bout des ongles diamantés, et qui ne sortent des salons et de la fréquentation des gentilshommes que pour entrer en prison. Ce contraste facile plaît aux âmes simples.

En vérité, Theo et ses compagnons ne peuvent pas tromper une seconde un Parisien averti. Un monsieur bien élevé fuira instinctivement leur contact. Leur langage, leur allure, leur visage, leur manière vestimentaire sont éclatants d'équivoque.

Ils ne peuvent faire illusion qu'auprès les pires ignorants de la bienséance et des bonnes manières. C'est pourquoi ils ne réussissent et même ne tentent leurs coups qu'auprès d'indigènes du Potomac ou du Massachusetts, dont la civilisation est bien jeune et l'éducation embryonnaire. Ou bien auprès du dernier des provinciaux, encore enlaidi dans une ignorante timidité des choses de la grande vie parisienne. Jamais vous ne voyez un industriel de la capitale, un homme de chez nous, victime des procédés de ces mauvais garçons.

J'observe l'élégance suspecte de ces compagnons, leur même air brutal et cynique et je m'émerveille qu'ils puissent donner le change à l'indigène le plus ingénu du Connecticut, de Rive-de-Gier ou des antipodes. Et, pourtant, ces gais-lards ont des portefeuilles garnis, des bijoux vrais, des perles rares. D'aucuns ont leur auto. Certes, ils ne parlent pas, ou ne parlent plus l'argot du ruisseau, qui fut leur premier langage sous tous les idiomes de la terre. Ils ne boivent pas le vittellmenthe à la mode affranchie. Ils prennent l'apéritif de tout le monde, voire le cocktail d'un autre monde. Mais la conversation atteste une rare indigence de pensée.

Le système du vol à l'américaine.

Theo, manifestement plus intelligent que la plupart de ses compagnons, n'est pas moins inquiet. A mon usage, il exprime quelques axiomes essentiels de sa profession. D'abord, la nécessité de parler couramment l'anglais, et, singulièrement, celui de l'Amérique. Car le pigeon à plumer doit être étranger et de préférence U. S. A. Il ne s'agit pas de s'exprimer purement dans la langue de l'aubain dont le portefeuille est convoité, mais seulement de pouvoir se faire facilement comprendre, de pouvoir prétendre avec vraisemblance ou vérité qu'on a connu, fréquenté, habité la nation de la victime.

Ainsi, le vol à l'américaine est pratiqué par des spécialistes qui sont rarement des Américains. C'est la victime qui l'est. Cette victime peut aussi être étrangère, d'une autre patrie.

Nous avons, Français, un légitime sujet d'orgueil à penser que nous comptons moins, ici, parmi les dupes que parmi les dupeurs.

Theo, très fier de sa supériorité qu'il croit intellectuelle et d'une instruction primaire, qualifie sans indulgence l'esprit de ses compagnons :

— Ce sont des marchands d'eau chaude, m'exprime-t-il avec un indulgent mépris.

Cette expression, un peu énigmatique, signifie, je pense, que ses amis ne sont pas aptes à des fonctions érudites ou compliquées.

Par contre, il affirme, avec un certain orgueil, que les Français réussissent fort bien en Amérique. Il m'assure que, parmi les meilleurs — ou les pires — gangsters de New-York et de Chicago, il faut compter avec nos compatriotes.

Antonin, le gangster français.

Mais le terrible Antonin a toute son admiration. Antonin, dont ce n'est point là le nom véritable, a été autrefois, et par des hasards qu'il serait vain de rappeler ici, la cause de notre connaissance commune à Theo et à moi. Antonin, anarchiste obscur, mais d'une âme indomptable, a joué dans l'affaire Bonot et Garnier un rôle ignoré. Il n'a payé qu'assez longtemps après, et pas cher, dans un procès qui fut la suite de la tragédie sanglante, où le principal coupable se suicida en se précipitant du haut de la prison de la Santé. Il laissait quatre complices : Lencoz, Santi et Simonin furent les mieux connus. Antonin était le quatrième et le vrai chef. Après le crime des Aubrais, il put disparaître. Ce fut la guerre, qu'il fit. Réfugié en usine, il fut reconnu. Il s'enfuit. Il put, en 1917, au retour d'un paquebot U. S. A., entrer clandestinement en Amérique. Bottler, éminent, gangster implacable, il a fait fortune là-bas. Sagement, il y resta. On ne saurait que l'encourager en cette rassurante disposition.

Pour mettre l'homme en confiance.

Theo, dès qu'il m'a apporté des nouvelles de ce compagnon qui lui ressemblait par la puissance intérieure et par l'incoercible ténacité, veut bien m'exposer l'essentiel de ce coup du vol à l'américaine, dont le principe initial est unique.

— Il s'agit, me dit-il, de mettre l'homme choisi en confiance. Deux moyens pour y réussir : lui faire croire qu'on est de son pays. Le persuader qu'on est riche. Avec ça, on tient le sujet.

Pour « tenir le sujet », le truc est donc, selon l'explication de Theo, de le rencontrer, comme par hasard, d'entrer en conversation, de lui révéler le nom d'une ville habituelle ou natale, qui, précisément, est celle de la victime choisie. Puis, sous un prétexte — d'ailleurs, toujours enfantin — de lui montrer une grosse liasse de bank-notes, vraies ou fausses.

— Plutôt vraies, m'explique d'ailleurs Theo, qui a ce mot excellent :

— C'est plus facile !

Un prétexte pour opérer un échange ou pour placer ensemble les deux fortunes, en mains d'un troisième et hasardeux larron.

Le cas de sir Carl Landel.

M. Carl Landel, de l'État de New-Jersey, a décidé de faire le tour d'Europe pour s'instruire. Les voyages forment la jeunesse. M. Carl Landel est d'âme enfantine. Avenue de l'Opéra, voici quelques semaines, un passant l'aborde :

— Je suis Anderson. Vous êtes bien M. Carl Landel, de New-Jersey.

C'est un inconnu. Et il faut voir l'inconnu ! Face dure et fermée de malfaiteur. Complet de bookmaker ou de distributeur de contremarques. N'importe. M. Carl Landel est convaincu. Anderson lui présente un pseudo-Watson, en complet à carreaux verts et jaunes. Apéritif. Déjeuner. Au dessert, nouvelle connaissance. Un troisième compère, pareil aux deux autres, sous le nom de Nolan. Présentation brève. Tout de go, Nolan raconte qu'il est venu en France y dissiper un gros héritage. Réflexion faite, il a l'intention de doter une bonne œuvre. Comme par hasard, il a une partie de son héritage sur lui, dans une mallette. Il va la porter avec son contenu aux Petites Sœurs des pauvres. Watson, l'homme au complet vert et jaune, décide de participer à cette magnifique action. Il jette une poignée de bank-notes dans la valise. Anderson en jette deux. Alors, Carl Landel en jette trois. Ça représente 3 000 dollars. Après quoi, vous pensez bien que les trois compères s'esquivent. Pour croire que trois individus de ce genre vont faire de pieuses largesses à des Sœurs de charité et pour leur verser des fonds à cet effet, il faut une certaine dose d'ingénuité. Theo, qui a le sens des réalités et les expressions justes, dirait qu'il en faut une couche.

Ce truc est celui de Patrick Slattery, de Mason, de James Laurent Burton, Charles et Jack Wolfe, Robert Gist, de bien d'autres. Il faut dire qu'il réussit, en moyenne, une fois sur cinquante. L'important est

d'être « rancardé » — renseigné — sur le nom, le séjour et les habitudes des riches étrangers en journée chez nous. Il est des domestiques de grands hôtels qui vendent assez cher ces renseignements.

L'aventure de señor Perrendo.

Autre aventure : ce vol à l'américaine est accompli, cette fois, à l'encontre d'un Espagnol. C'est le même principe unique. Mais c'est aussi son second dérivé.

M. Manuel Perrendo est Espagnol. Passe-t-il pour être crédule ? En tous cas il est repéré. Il habite Saint-Denis. Un jour, il rencontre un monsieur — le « monsieur » fleur le pire rastaquouérisme — qui lui demande son chemin. À ce moment, surgit un troisième personnage. Celui-là est rouge de teint, large de ceinture, et des gemmes multicolores étincellent à chacun de ses doigts spatuleux. Lui, déclare qu'il cherche une banque pour changer 25 000 pesetas. Le premier personnage présente M. Manuel Perrendo et, avec l'accent espagnol d'un Américain du Sud, le désigne comme l'homme qui connaît les arcanes les plus secrets de la cité d'yonisienne. Au surplus la banque est à deux pas. N'importe, le premier des deux passants ajoute que M. Manuel Perrendo est également le mieux qualifié pour cette opération. Le deuxième passant, le personnage à grosses bagues, exige alors une garantie. On ne confie pas 25 000 pesetas au premier venu. M. Manuel Perrendo donne en gage son portefeuille qui contient 6 000 francs. Puis il file à la banque avec la mallette précieuse. Au guichet, quand il l'ouvre, elle est pleine de vieux papiers. Et les deux passants, vous le devinez, sans qu'il soit besoin d'une clairvoyance merveilleuse, ont décampé.

La valise de Mme Larbouillat.

Troisième application du même principe : celui-ci n'a pas pour victime une étrangère, ni pour exécuteur un Yankee. N'importe, c'est un vol à l'américaine tout de même.

Il faudrait que Theo fût devant vous pour commenter lui-même l'événement. Il vous apprendrait, avec cette négligence hauteur qui est bien dans sa manière, qu'il est des dupes dans l'échelle sociale des tire-bourses de sa catégorie. Tous les pratiquants du vol à l'américaine n'ont pas droit au brillant à l'annulaire, ni même au vermouth de la grande brasserie à la table du fond à gauche. Ce sont des débutants, qui n'ont pas encore l'estomac d'affronter les milliardaires, ni les moyens d'acheter les renseignements secrets en entretenant des espions dans les palaces. Ce sont des jeunes, de ceux-là que Theo désigne avec une narquoise bonhomie :

— Des « becs-jaunes » !

Ces jeunes et vilains oiseaux volent, nonobstant, de leurs propres ailes. Trêve de métaphores. Ces jeunes rôdent autour des gares, à la recherche des derniers paysans naïfs que les vacances amènent dans la capitale.

Ainsi débarqua l'autre jour Mme Larbouillat. Mme Larbouillat, effarée de son évasion du fond de son village de l'Yonne, arrivait, à la gare de Lyon, encombrée d'un panier et d'une valise. Sur le panier, une étiquette manuscrite portait, d'une écriture maladroite : « Angèle Larbouillat, Grimault-sur-Serein, Yonne. » Derrière elle, un grand jeune homme aussi bien vêtu que peut l'être un de ces gentlemen qui crachent à six mètres, envoient la fumée du tabac par les narines et sont idoines à la belote, la salua :

— Alors, madame Larbouillat, ça va toujours à Grimault ?

Eblouie, Mme Larbouillat lui confia qu'elle allait voir sa fille du côté de Dreux, qu'on y accédait par la gare des Invalides et qu'elle cherchait l'entrée du métro.

— Justement je vais par là, fit le beau jeune homme qui connaissait si bien Mme Larbouillat et Grimault.

C'était une chance ! Il prit la valise des mains de la brave femme confuse et ravie. Et ils s'engagèrent, comme dit la chanson, dans les couloirs du métropolitain. Au premier escalier, le complaisant garçon s'élança, tourna à droite, puis à gauche, et disparut avec la valise qui contenait trois mille francs et les sages titres de rente sur l'État de Mme Larbouillat.

Ce n'est qu'un début. Mais un début selon la règle. Quand le petit essayeur de la gare de Lyon exercera son industrie avenue des Champs-Élysées, il n'aura pas changé de principe. Il n'aura pas non plus changé d'allure. Les journaux parleront d'un « élégant gentleman », d'un « personnage portant beau ». Le populaire s'émerveillera de cette romanesque aventure. Et le riche Américain, délesté d'une fortune, confiera sa stupefaction à un commissaire sceptique. Un beau titre gras, sur les feuilles, allèchera le lecteur : Encore un vol à l'américaine !

Cependant, l'ancien « bec-jaune », avec Theo et ses amis, prendra le tranquille apéritif quotidien dans la grande brasserie du boulevard, à la table du fond, à gauche.

MAURICE CORIEM.

LES

RATS DE



Ils dédaignèrent de frayer avec les autres baigneurs, même les plus titrés.

En haut : Le comte de Priolain et le marquis de Grinville sont descendus depuis quelques jours dans le plus luxueux palace de Deauville.

A gauche : Il faut encore que leurs deux cabines entourent celle de M. Paincuit.

Les zoologues subdivisent les rats en : rats de ville et rats de champ. Les policiers, dans la chasse qu'ils donnent aux divers gibiers de potence, connaissent également deux genres de rats, fort dangereux : les rats d'hôtel et les rats de mer.

La première espèce est connue de tout le monde, comme composée de voleurs qui dévalisent les voyageurs descendus dans les hôtels les plus élégants ; mais on les



connaît mal. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons à décrire les « rats de mer », dont beaucoup de nos lecteurs n'ont peut-être jamais entendu parler.

Les rats de mer sont des voleurs qui opèrent dans les bains de mer. Ce sont des spécialistes qui exploitent la fatuité, le sot orgueil des parvenus, des nouveaux riches, et leur désir de se faire valoir par la richesse dont ils disposent.

Ils font partie de la « haute pègre », et les accessoires dont ils se servent, pour exécuter leurs vols, n'ont rien de commun avec ceux des cambrieurs ordinaires, ni même avec ceux des rats d'hôtel. Ils dédaignent la fausse clef, la pince-monseigneur et le diamant pour découper le carreau d'une fenêtre. Ils font fi de tout acte de violence, et, si l'on voulait les comparer à d'autres voleurs, il faudrait songer à des « voleurs à la tire » qui auraient su se faciliter étrangement leur travail.

Pour exposer clairement et sans fatigue

pour nos lecteurs la technique des rats de mer, nous allons les voir à l'œuvre, en narrant tout simplement la mésaventure arrivée à..., appelons-le, si vous le voulez bien, M. Paincuit.

Deux amis inséparables, deux grands seigneurs, le comte de Priolain et le marquis de Grinville, sont descendus, depuis quelques jours, dans le plus luxueux « palace » de Deauville. D'une morgue insurmontable, ils dédaignent de frayer avec les autres baigneurs, même les plus titrés.

Un beau jour, M. Paincuit, ancien boulanger, miraculeusement enrichi pendant la guerre, descend au même « Palace ». Retiré des affaires, il promène son importance, son faste de mauvais aloi, sa suffisance, ses billets de banque et ses bijoux partout où il est certain de rencontrer « le beau monde » qu'il veut épater.

Ses doigts, courts et gros, disparaissent sous de nombreuses bagues ornées de brillants ; son épinglé de cravate seule vaut une petite fortune ; sa montre est extra-plate, parce que c'est plus cher ; par contre, sa chaîne de montre pourrait traîner le boulet qui, jadis, était l'apanage des bagnards. Enfin, son

portefeuille de prop...

Au b...

nouveau...

Chose...

Priolain...

éprouve...

simple r...

Dès c...

dans le...

nent le...

des exc...

dre leur...

leurs d...

dont ils...

aides d...

Un jo...

devant...

Le m...

tôt et o...

Le c...

cabine...

le marc...



DE MER



mer, ne
ut simple
le, si vou
seigneurs
ville, sont
le plus
orgue ma
les autres
anger, mi
e, descend
il promène
oi, sa suffi
ux partout
u monde
t sous de
son épingle
sa montre
par contre,
le boulet
Enfin, son

portefeuille, qu'il tire à tout propos — et même hors de propos — déborde de billets bleus.

Au bout de deux jours, tout Deauville connaît ce nouveau riche et... en fait des gorges chaudes.

Chose curieuse, pourtant, justement le comte de Priolain et le marquis de Grinville, toujours si altiers, éprouvent une subite et extrême sympathie pour ce simple roturier mal élevé.

Dès qu'ils l'ont vu, ils l'ont attiré, puis admis dans leur intimité et ne le lâchent plus. Ils prennent leurs repas à la même table; ils font avec lui des excursions et ils ne se contentent pas de prendre leurs bains à la même heure; il faut encore que leurs deux cabines entourent celle de M. Paincuit, dont ils forment une sorte de garde du corps, des aides de camp fidèles.

Un jour pourtant, jour fatal, M. Paincuit ne trouve devant sa cabine que le comte de Priolain.

Le marquis de Grinville est venu beaucoup plus tôt et on peut le voir nager au loin.

Le comte et le roturier entrent chacun dans sa cabine et se déshabillent. Pendant cette opération, le marquis est sorti de l'eau et s'est faufilé sans bruit

dans la sienne. Dès que le comte et l'ex-boulangier abandonnent leur corps aux flots de la mer, le marquis quitte sa cabine, entre rapidement dans celle du bourgeois enrichi, rasle tout ce qui a de la valeur, enferme le butin dans une ceinture spéciale, faite de caoutchouc étanche, cachée sous son costume de bain et, pendant que le comte distrait M. Paincuit, le marquis se jette de nouveau à l'eau, nage vers un endroit repéré d'avance, y ôte sa ceinture et la laisse couler à pic, grâce au morceau de plomb dont elle est lestée.

Dès lors, rien n'empêche plus le noble marquis de venir rejoindre ses amis, auxquels il raconte ses exploits et le nombre de kilomètres qu'il vient de parcourir à la nage.

Lorsque M. Paincuit en a assez de sa baignade, le comte déclare que la mer lui semble si « douce » aujourd'hui qu'il désire prolonger son bain. Le marquis, au contraire, avoue qu'il en a sa « claque » et sort, avec l'ancien boulangier, de l'onde amère, pas si amère pourtant que la surprise qui attend notre nouveau riche, dès qu'il sera entré dans sa cabine et aura découvert le vol commis à son détriment.

Cris, plaintes, grincements de dents, rien n'y fait! Notre Paincuit est recuit et il peut soupçonner tout le monde, sauf ses deux amis. Le comte s'est déshabillé en même temps que lui; il est entré dans l'eau avec lui et ne l'a pas quitté un instant. En ce moment même, il nage encore tranquillement.

Le marquis? Il était en train de prendre son bain quand lui-même est arrivé, et ensemble ils sont sortis de l'eau. Il est donc également au-dessus de tout soupçon!

Dans l'après-midi du même jour, l'un des deux aristocrates nage jusqu'à l'endroit où la ceinture a coulé; fait un plongeon, la retrouve, la fixe sous son costume de bain et... le tour est joué.

Le lendemain, M. Paincuit apprend, à sa grande stupéfaction, que comte et marquis ont quitté Deauville à la première heure, sans prendre congé de lui.

La police, avisée, les retrouvera tôt ou tard, sous d'autres noms, tout aussi rutilants, à Trouville ou ailleurs, en compagnie de M. Ausac, autre nouveau riche, tout aussi fat que M. Paincuit et auquel ils réservaient le même sort.

Cette mésaventure ne saurait arriver aux personnes, si riches soient-elles, qui prendraient la précaution, avant de se

La plage de Deauville à l'heure du bain.



Dans cette cohue, les rats de mer savent vite découvrir leurs victimes.

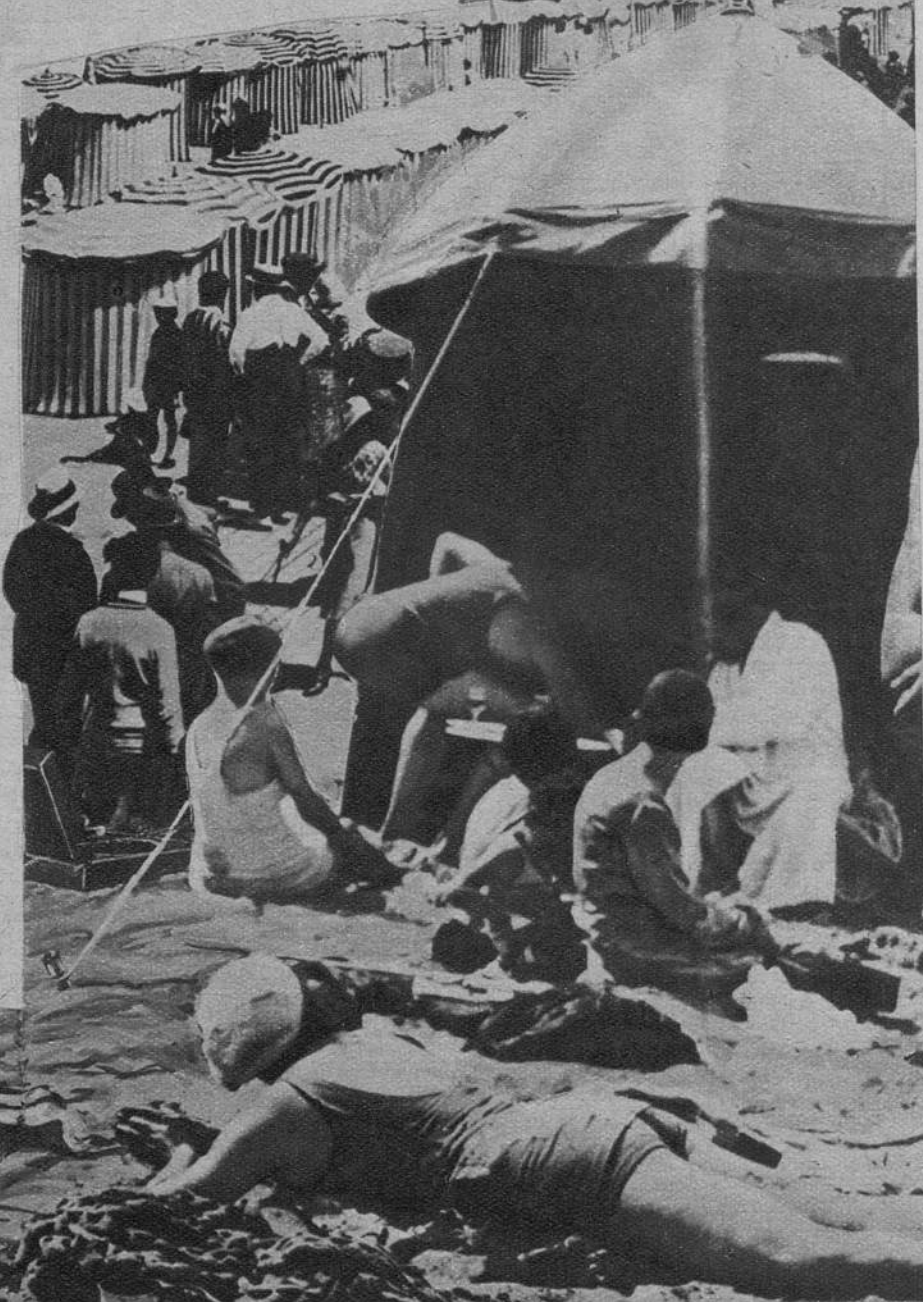
baigner, de laisser argent et bijoux à la caisse de l'hôtel.

Que faut-il pour exécuter ce tour? Comme accessoires: une ceinture et une mise de fonds assez considérable. afin de pouvoir soutenir, pendant huit ou dix jours, un train de vie luxueux. Quant aux filous, ils doivent savoir nager et plonger.

L'un des deux doit, de plus, avoir la parole facile, pour éblouir la dupe choisie, et surtout pour faire oublier à la victime, au bon moment, de fermer sa cabine à clef.

Dans cette tragi-comédie, la dupe n'est guère plus intéressante que les larrons, pour avoir été obligée de payer un léger tribut aux deux flibustiers.

GEORGES MANDY.





veut dire qu'il en sait long, il questionne :

— Alors, veinard, ça gaze, hé ?
Fernand est un peu gêné par cette allusion directe au succès de Lola.

— Oui, merci, répond-il avec affectation, je suis assez content.

— Assez seulement ? s'étonne l'autre en tapotant sur son gros ventre avec le bout de ses doigts rouges et boudinés. Eh bé ! qu'est-ce qu'il te faut, pécaïre, pour que tu le sois tout à fait ?... Tu as une grande gueule, mon petit !

Fernand absorbe son breuvage à petites gorgées, avec des gestes pleins de suffisance.

Il crâne.

— Eh bien ! je suis très heureux, là, tu es satisfait ! concède-t-il en posant précieusement son verre sur le comptoir.

Le patron, qui n'attendait que ça sans doute, propose aussitôt :

— On va remettre ça, hé ?

Le Corse refusant d'un geste, il insiste :
— Quoi ?... Non ?... Ah ! Fernand, tu vas me faire cette politesse, hé ? C'est ma tournée !

A gauche : Accoudées à la fenêtre, quelques « dames » viennent respirer un peu d'air pur.

Ces dames de l'Argentine



On va remettre ça, hé ! (Composition de R. Giffey.)

CHAPITRE XIV

Lola.

Au bar des malheureux.

Dans le taxi qui l'emporte, Fernand, anéanti, s'est affalé...

Dans sa pauvre tête, c'est la chaos où les idées les plus tumultueuses s'agitent, se révoltent et se déchirent en un combat gigantesque. Ses mains reviennent sans cesse et machinalement à son front, comme pour en retenir le flot, et bientôt il en est une qui se précise, qui grossit et s'enfle démesurément, nourrie par son imagination et par le sang de Corse qui bouillonne dans son cerveau en feu.

— Vendetta ! murmure-t-il.

Et l'idée se fixe, l'obsède, l'absorbe entièrement, uniquement.

— Vendetta ! répète-t-il.

Oui, mais... c'est le naufrage de toutes ses espérances... Lola perdue... Tout un capital englouti...

Et puis, peut-on condamner un malade sans l'avoir examiné ?...

Alors ?

Dilemme...

Place Lavalle. Le taxi s'arrête et le jette sur le trottoir. Il règle la course et s'engouffre dans le Bar des Malheureux.

Salle archicomble. Clientèle de choix. C'est à croire que toute la pègre trafiquante s'est donné rendez-vous ce soir dans son cabaret.

Fumée âcre, relents de victuailles, extraits.

Fernand s'approche du comptoir.

— Un whisky ! commande-t-il au garçon qui bavarde.

Et comme celui-ci s'empresse, il demande :

— Matraque n'est pas là ?

Le garçon n'a pas le temps de formuler sa réponse. Au même moment, en effet, le patron de l'estaminet qui fourrageait dans un tas de bouteilles sous le zinc relève la tête et reconnaît son client.

— Ah ! ce vieux Fernand ! s'écrie-t-il, la main largement tendue et la bouche aux oreilles.

Et ce sont les effusions d'usage. Le tenancier est Marseillais, expansif naturellement. Il continue :

— Quelle bonne surprise ! Et quel bon vent t'amène ? Ce n'est pas le mistral au moins ?

Et clignant de l'œil d'un petit air qui



Dans le taxi qui l'emporte à travers les rues de Buenos-Ayres.

Et il interroge :

— La même chose ? Whisky ?

— Alors, whisky ! accepte Fernand.

Tout en remplissant les verres, le tenancier reprend en confidence :

— Entre nous, tu es bien tombé ! C'est que c'est une femme la Lola ! Hé là ! Hé là !

Et plissant son nez, sa bouche et ses yeux, admiratif, il répète :

— Pour sûr que c'est une femme !

— Tu crois ? réplique le Corse qui pourtant n'a pas le cœur à rire.

— Tê ! ne blague pas ! Tu ne pouvais pas lever mieux, allons ! D'abord, belle fille, hé ? Et vicieuse !... Et régulière, donc ! Avec elle c'est net, c'est franc. Voici, voilà ! Elle touche, tu touches ! Pas de fuite ! Ça, c'est beau ! Et c'est rare maintenant, tu sais, mon pitchoune. Cette race-là, c'est comme l'honnêteté des clients, ça se meurt ! Ah ! où allons-nous, Bon Dious ! Toutes des salopes aujourd'hui ! Elles ne songent qu'à s'envoyer des gigolos.

— A la tienne ! coupe Fernand que ce panegyrique énerve.

Le cabaretier est vexé.

— Tu t'en fous, toi, pardious ! décoche-t-il. Et pourtant raisonnons et pensons un peu...

— Excuse-moi, mon vieux, interrompt à nouveau l'ami de Lola, mais je suis très pressé.

Et il demande :

— Matraque n'est pas là ?

— Mais si il est là, Matraque, répond le patron.

Et, de la main indiquant une table, il explique :



Voulez-vous gagner cinq cents pesos ?
(Composition de R. Giffey.)

— Tiens, il joue à la belote dans le coin là-bas, avec Victor l'Acrobate.
Le rufian avale d'un trait le reste de son whisky, remercie le tenancier et s'approche des deux malheureux.

Surprise. Exclamations. Enthousiasme. Fernand est un ami, et toujours généreux.

— C'est bon !... C'est bon !... fait le Corse en s'installant à la table des deux beloteurs. Pas tant de musique et rangez vos cartes ! Nous avons à causer.

Et, tout de suite, il propose :
— Voulez-vous gagner cinq cents pesos ? Les deux pauvres bougres sont ahuris.
— Cinq cents pesos, bégaye Matraque. Tu as dit cinq cents pesos ?

— J'ai dit cinq cents pesos !
— Mais y a pas mort d'homme au moins ? s'inquiète l'Acrobate qui ne tient pas à retourner au bague.

Le Corse sourit.
— Rassure-toi ! Quand j'ai à me mettre à table, je fais ma cuisine tout seul et je me sers moi-même !

Et il poursuit :
— Il ne s'agit pas d'ça ! J'avais vous expliquer, mais, avant, tâchez d'coller un pavé sur vos grandes gueules !

— On sait la boucler ! assure Victor.
— Bon ! Eh bien ! voilà, reprend Fernand. D'abord, connaissez-vous un certain Antonio le Brésilien ?... C'est un danseur.

— Moi j'l'ai déjà vu, s'écrie Matraque.
Et il essaye d'expliquer :

— C'est un grand, brun, les cheveux collés, il a l'oreille droite un peu fendue, non, la gauche... c'est-à-dire... enfin il a le petit bout d'une oreille de fendu, ça, j'en suis sûr ! Et il danse tous les soirs à Tabaris.

— Eh bien ! on vient de m'informer qu'il fait du « rentre dedans » à Lola.
Les deux malheureux suffoquent de surprise.

— Ça vous épaté, hein ? continue le Corse. Et pourtant, c'est possible. Tout est possible avec les mômes d'aujourd'hui. Aussi j'veux savoir exactement c'qui s'maquille, et surtout si elle lui r'file du péz. Voulez-vous, dès ce soir, les prendre tous les deux en filature ?

Et il recommande :
— Mais en douce, surtout !
— D'accord ! répond Victor, radieux.
— C'est ma spécialité ! affirme Matraque.

Alors Fernand tire de sa poche quelques coupures.

— Voilà déjà cent pesos, dit-il, vous partagerez. Le reste, quand j'aurai tous les renseignements que j'désire. Maintenant, nous allons prendre un verre pour faire plaisir au patron, ensuite j'vous conduirai en taxi à Tabaris. Nous nous retrouverons ici à une heure du matin et vous m'frez votre premier rapport. Ça colle ?

— Ça colle !
— Garçon, trois whiskies !... Et soignés !

Le drame.

— Tu viens, Tonio ?
Lola allume la veilleuse et se glisse dans les draps brodés.

— Qu'est-ce que tu fais dans la salle de bains ? Viens, voyons ! Il est bientôt trois heures du matin et tu sais que je te renvoie à huit heures.

Antonio semble ne pas entendre. Il se tient devant un miroir long, appliqué au mur en face de la baignoire et contemple sa belle image de très jeune homme, grand, le cheveu bleuté comme un plumage de merle. Puis, du bout de ses doigts effilés qu'il a enduits d'une crème de beauté, il masse à petits coups secs son visage mat, change d'onguent et repasse délicatement les franges chiffonnées de ses yeux sombres. Et tout cela sans hâte, précieusement, dévotement.

— Comme c'est curieux, fait-elle gravement, j'y pensais justement.

Elle continue :

— Ce n'est peut-être qu'une impression. Mais, enfin, il est assez bizarre que nous ayons changé trois fois de table au dancing et que, les trois fois, il nous ait suivis. De plus, quand je dansais avec toi, il ne nous quittait pas des yeux, semblant épier nos gestes et contrôler nos attitudes.

— C'est vrai ! acquiesce Antonio.

Et il ajoute :

— Quand tu m'as donné le billet de cent pesos, il s'est même rapproché un peu, essayant de surprendre notre conversation.

Lola fronce le front, un moment soucieuse.

— En effet !... Je l'ai remarqué aussi...

Un silence. Antonio tente une timide caresse, mais sans conviction. Il est soucieux et bientôt demande :

— Tu le connais, ce type ?

La fille esquisse un geste vague.

— Comme ça ! C'est un malheureux.

Un Français évadé du bague. Il fréquente le milieu !

Antonio brusquement s'est redressé, nerveux.

— Il fréquente le milieu ! s'exclame-t-il. Mais alors c'est le Corse qui nous fait surveiller ?

— Possible ! répond Lola. Et pourtant ça m'étonnerait, ce n'est pas son genre.
— Il y a longtemps que tu l'as vu ?

— Mais non, avant-hier j'ai déjeuné avec lui et il a été charmant.

Et, rassurée à cette pensée, elle s'écrie :

— Nous sommes de grands fous, tiens ! nous nous faisons de la bile pour rien !

— Tu crois ?

Elle l'entoure de ses bras nus et chauds.

— J'en suis sûre ! Ne gâtons pas par des pensées stupides cette heure délicieuse, la meilleure de toute une journée... Allons, souriez bien vite, ma beauté, et dites-moi les mots que j'aime !

Il a repris sa place, câlin.

— Je t'adore !

Elle a une petite moue gamine.

— Ah ! non, mieux que ça, s'il vous plaît.

Elle a éteint la lampe de chevet et allumé la veilleuse. Il rapproche doucement son museau noir.

— Lolita, je t'adore...

— Encore, m'endie-t-elle, langoureuse, encore des douceurs ! En espagnol maintenant, elles sont plus troublantes, plus enivrantes, elles chantent mieux.

— Lolita, murmure-t-il dans un souffle, *Lolita carita pendica...*

Soudain une forme se glisse... Au-dessus du lit, un reflet vert, immédiatement suivi d'un coup sourd, mat :

— Han !

Puis d'autres lueurs, d'autres coups répétés, rapides.

— Han ! han !



Toi !.. Toi !.. fait la fille, blanche de terreur. (Composition de R. Giffey.)

Toilette de nuit de gigolo...
Lola, qui s'est couchée sur le dos, bâille.
— Tu m'entends, chéri ? Il est trois heures.

Immobile à nouveau devant son image, le jeune homme sourit.

— Oui, oui, j'entends.

— Alors, viens !

— Je viens.

Il a répondu très doucement, mais en fronçant les sourcils. Antonio n'aime pas qu'on le bouscule quand il soigne sa toilette. C'est sa tenue de travail et elle exige certains apprêts. Le mécanicien ne prend-il pas son temps pour endosser sa cotte bleue, et le chef de cuisine pour coiffer son haut bonnet ?

Avec précautions, il enveloppe son corps lisse et bronzé dans le pyjama de soie blanche, puis il enfle ses babouches d'agneau rasé et... se regarde encore.

Ah ! Un soupçon de poudre !... Une goutte de parfum dans les narines et derrière les oreilles !... Une dernière retouche aux yeux !...

Cette fois, c'est parfait !

Il s'approche alors à pas feutrés et s'arrête sur le seuil de la chambre, dans une pose avantageuse.

Lola s'est redressée.

— Enfin te voilà, ma beauté !

Il rejette la tête en arrière, très fat.

Elle le regarde dans les yeux.

— Allons, viens vite !

D'un bond de félin, il tombe sur le lit et se pelotonne frileusement.

Déjà il a trouvé sa place familière et posé son museau noir sur le sein de la jolie fille.

— Alors tu me renvoies à huit heures ?

— Oui, il faut être raisonnable.

Il maltraite du front et du nez le déshabillé crème.

— C'est de bonne heure, huit heures !

Lola ne répond pas. Elle le caresse du petit bout de ses doigts roses.

Il relève la tête, soudain un peu inquiet.

— Tu crois vraiment que ce type nous observait à Tabaris ?



Cette fois, c'est parfait. (Composition de R. Giffey.)

Des cris. Un râle. Le silence.
Cependant Lola a réussi à saisir la poire électrique qui traîne sur la table de chevet et à redonner de la lumière.

Fernand est là debout, près du lit, les cheveux en tempête, la main couverte de sang, des giclures au visage.

— Toi !... Toi !... fait la fille, la voix blanche de terreur.

— Oui, c'est moi, répond-il d'une voix sourde, et il a son compte. Nous sommes quittes !

Alors Lola comprend seulement toute l'étendue du drame.

— Tonio !... Antonio ! murmure-t-elle, sanglotante.

Fernand ricane, le regard dur, haineux.

— Tu peux l'appeler, va, tu perds ton temps. Il est ratatiné !

Lola demeure stupide, la bouche crispée, les yeux fous. La prostration de la fille énerve l'homme, qui continue, cynique :

— Ah ! tu peux le regarder ! Avec son nez pincé, ses chasses à l'envers et ses babines tordues, il n'a plus sa belle petite gueule, le chéri chéri !

Et soudain, brutal et rageur, apostrophant le cadavre, il s'écrie :

— Tu ne crânes plus maintenant, fumier !... Voleur !

« Ah ! tu voulais m'vider en douce et m'esbigner en glissade. Pauvre morveux ! Tu n'le connaissais donc pas, le Corse ? Eh bien ! il t'a crevé comme tu l'méritais, dans la nuit, dans l'dos, en vache ! Et encore t'as pas à t'plaindre, je pense. Il a voulu qu't'aies une belle fin ? T'es tombé à ton poste d'honneur, en gigolo, salope ! C'est pas beau, ça ?... C'est trop beau que tu veux dire !... Enfin... »

Mais, tout à coup, il s'aperçoit que Lola est évanouie et il se précipite vers elle en demandant, affolé :

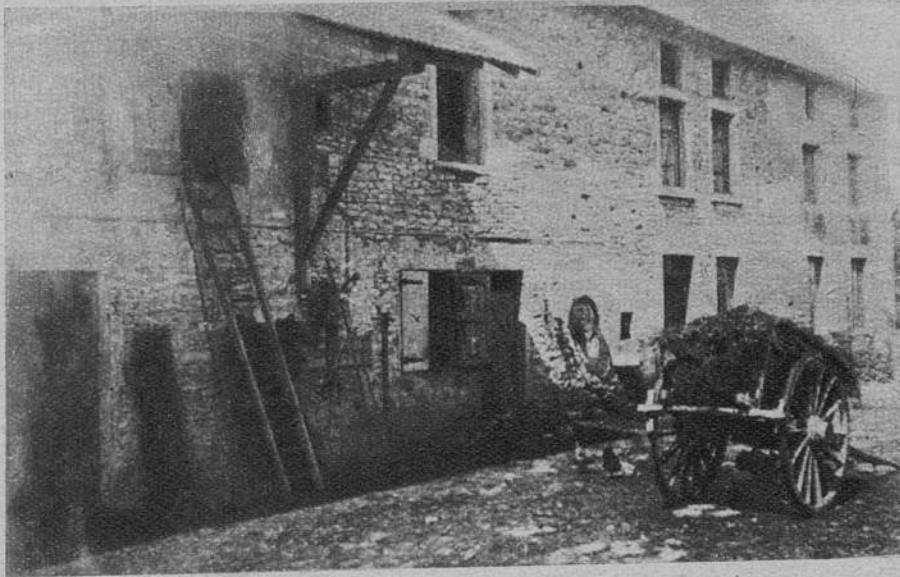
— Qu'est-ce que t'as ?... Nom de Dieu, t'es blessée ?

(Suite page 14.)

CLAUDE VINCELLE.

La maison du malheur

Qu'est devenu le fermier Marius Valet, mystérieusement disparu dans la nuit ?



La ferme du malheur qui fut incendiée quatre fois en dix ans.

(De notre envoyé spécial.)

Nous avions laissé derrière nous, à deux kilomètres environ, le village de Trept et approchions de Cozance, hameau verdoyant niché au bord de l'ancienne route de Cremieu.

Brusquement, le vieux cultivateur qui me servait de guide s'arrêta. Il respira longuement et désigna du doigt la bâtisse blanche coiffée de tuiles rouges qui, en haut d'un raidillon, se détachait sur l'azur du ciel.

— La voilà, la « ferme du malheur », dit-il, c'est là qu'habitent les Vachet... On avait l'impression qu'il ne voulait pas aller plus loin et avait, au contraire, hâte de s'en aller. Pourtant, après quelque insistance, son désir de nous renseigner l'emporta sur sa crainte inexplicable.

Et il nous conta l'histoire de la maison maudite et de ses occupants.

A la mort de leur père, les enfants Vachet héritèrent d'une grosse propriété, composée de la ferme, de terres, de bois et d'un important cheptel.

L'aîné, Marius, a maintenant trente-deux ans ; son frère Jean et sa sœur Victoire le suivent à deux ans d'intervalle.

Le mauvais sort entra dans leur demeure le 25 octobre 1923 ; ce jour-là, après une rude journée de travail aux champs, les frères Vachet regagnaient la ferme lorsqu'ils aperçurent de hautes flammes s'élevant au-dessus de leurs écuries. A leurs cris, des voisins accoururent, organisèrent des secours de fortune, « firent la chaîne », mais, malgré tous leurs efforts, ne réussirent pas à sauver le vaste bâtiment.

Une enquête fut ouverte qui démontra facilement que le sinistre était dû à la malveillance. On chercha le coupable qui resta introuvable et l'assurance paya le montant des pertes qui s'élevaient à une centaine de mille francs.

Les années passèrent, les bavardages cessèrent, les écuries furent reconstruites, et l'on commençait à oublier « l'incendie de chez Vachet », lorsque le malheur s'abattit à nouveau sur les trois héritiers.

C'était le 15 août 1928, jour de la fête patronale de Trept ; alors que les fermiers étaient en train de prendre leur repas, un voisin arriva en courant jusqu'à la porte de la cuisine et cria :

— Y a vos écuries qui flambent !

Comme en 1923 toutes les dépendances étaient en feu et, comme en 1923, apparaissaient les traces certaines d'un incendie volontaire. Quel était donc l'auteur du sinistre ?

Cette fois, on trouva et la maréchaussée mit rapidement la main sur le coupable : le jeune André Giroux, âgé de dix-sept ans, fils d'une brave paysanne du village, qui avoua tout ce que l'on voulut, mais refusa d'expliquer les motifs de son acte. On l'enferma dans une maison de correction jusqu'à l'époque où il s'engagea dans l'infanterie coloniale.

Tenait-on vraiment l'auteur du forfait ? C'est peu probable puisque, en novembre 1929, un commencement d'incendie se déclara dans les dépendances de Vachet et que, quelques mois plus tard, le 8 février 1930, tout brûlait, meubles, récoltes, bétail étaient la proie des flammes.

Toujours la malveillance, déclara le brigadier de gendarmerie chargé d'enquêter.

Et ce ne pouvait plus être André Giroux qui avait « fait le coup »... D'ailleurs la série noire n'était pas terminée et les Vachet devaient encore subir d'autres manifestations du sort malin :

Un mois après, le 6 mars, nouvelle tentative d'incendie et, le lendemain, apparition de la première lettre anonyme qui dit : — La maison brûlera encore. Ensuite on s'attaquera à vous !

Les Vachet, épouvantés, portèrent plainte et la brigade mobile arriva dans le petit pays jusqu'alors si paisible et où on ne parlait plus maintenant que de la maison du malheur.

Après trois jours de minutieuses investigations, les policiers opérèrent une arrestation qui plongea le village dans la stupeur. En effet, on vit s'en aller, entre deux inspecteurs, un cousin de Vachet, François Durand, riche quadragénaire, marié et père d'un enfant.

Alors on se souvint, dans les fermes et dans les chaumières, qu'une vieille rivalité séparait les deux familles ; on fit la remarque, en outre, que le jeune Giroux était très lié avec les deux frères Durand.



Les gendarmes et les paysans fouillent la campagne, accompagnés par les chiens de la « ferme maudite ».

— C'est François qui a tout machiné ! disent les gens. On sait pourquoi : il est jaloux depuis qu'il a appris les fiançailles de Marius Vachet avec Marie-Louise Parent. Si son cousin se marie et a un enfant, l'héritage lui échappera.

Quelle plaisanterie ! ripostèrent les amis des Durand. Ils se moquent pas mal du peu que possèdent les Vachet, puisqu'ils sont plus riches qu'eux. Au contraire, le frère et la sœur de Marius seraient bien ennuyés si ce dernier se mariait, car il demanderait la liquidation et leur patrimoine serait morcelé.

Entre temps, après une courte détention, François Durand était remis en liberté, aucune preuve sérieuse n'existant contre lui.

Ses partisans jubilèrent et ses ennemis, nullement convaincus de son innocence, continuèrent, mais à voix basse, d'exposer leurs soupçons.

Ainsi le village de Trept, le hameau de Cozance et bien d'autres petits pays environnants, se trouvèrent divisés en deux clans. L'affaire fut connue à dix lieues à la ronde et les étrangers venus visiter la grotte de La Balme entendirent parfois parler de la « Maison du Malheur ».

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre :

— Marius Vachet a disparu ! C'était jeudi dernier, dans la soirée. Ayant terminé son repas, le fermier avait

décidé de se rendre à Trept pour acheter des cigarettes. On le vit, une demi-heure plus tard, chez le receveur-buraliste et chez son ami Grojean. Mais, depuis lors, plus rien.

Son frère et sa sœur l'avaient vainement attendu toute la nuit, allant même à sa rencontre, lâchant les chiens et fouillant les taillis. Marius Vachet resta introuvable.

Dès que l'effarante information fut connue, le hameau tout entier participa aux recherches et un gamin partit prévenir la gendarmerie.

Sur la route de Trept, on releva des traces de pas dans un champ d'avoine et, près du mur du cimetière, les épis étaient piétinés comme si une lutte violente s'y était déroulée. Ce fut tout.

C'était bien suffisant pour permettre les plus effroyables hypothèses :

— L'implacable ennemi de Marius Vachet, dit-on, a enfin mis ses menaces à exécution et tenu la sinistre promesse faite dans une des nombreuses lettres anonymes qu'il envoyait au malheureux. Après l'incendie, le crime. Car il est certain qu'on l'a enlevé et assassiné ! Qui a bien pu... — Vous cherchez ? s'écria quelqu'un.

Mais c'est Durand, on l'a revu hier à Trept. En effet François Durand, qui, depuis sa mise en liberté, s'était réfugié chez son frère, agent voyer à Genas, était venu, par une étrange coïncidence, passer la journée dans la région.

Lorsque les gendarmes l'interrogèrent, il répondit :

— N'est-il pas naturel que je sois venu rendre visite à ma famille ? Va-t-on encore longtemps me poursuivre de ces accusations injustifiées ?

Comme il voyait que ses dénégations ne persuadaient personne, il ajouta :

— D'abord, il m'est facile de me disculper. On prétend que mon cousin Marius a disparu vers dix heures moins le quart. Or, à dix heures dix exactement, j'arrivais à Genas, dix personnes vous le diront. Dans ma voiture se trouvaient mon frère, mon père et mon fils, cela fait un nombre important de complices, il me semble !

Ce à quoi la marchande d'essence de Trept rétorqua :

— Durand ne pouvait pas être à dix

personne il ne donna de ses nouvelles et, deux semaines plus tard, on le retrouva dans une ferme où il s'était engagé comme ouvrier agricole. Il a fait une nouvelle fugue, voilà tout.

— Nenni, répond une vieille femme, c'est une bien mystérieuse histoire. Ainsi, en 1890 et en 1895, lorsque des crimes furent commis dans la région, à Beaurepaire, Varacieux et Four...

Elle confond sans scrupules le disparu



Marius Vachet, le fermier disparu.

Vachet et son homonyme, le tueur de bergères !

Plus sage, plus roublard aussi, un octogénaire, solide comme ils le sont dans le Dauphiné, hoche la tête et murmure :

— Un crime, bien sûr, à condition que tous les incendies et toutes les lettres anonymes aient eu pour auteur un implacable ennemi. Sinon, toutes les suppositions sont possibles.

Il réfléchit un moment avant que de conclure.

— Peut-être faudrait-il demander à Victoire et à Jean Vachet si leur frère était assuré sur la vie. Je reçois les journaux, moi, voyez-vous, bien qu'ayant appris à lire fort tard, alors, j'y ai trouvé un matin l'assurance des frères Navarre.

« Une aventure qui était, ma foi, fort intéressante. »

GEO GUASCO.

TIENT-ON L. 97 ?

Un de ses complices a été arrêté.

— Il y en a d'autres, avait déclaré le commissaire qui procéda récemment à l'arrestation d'une espionne allemande, Hélène Kann, à Saint-Julien-en-Genevois, dans la Haute-Savoie.

En effet, la jeune femme, qui ne serait autre que l'agent L. 97, était soupçonnée d'avoir des complices, mais, malgré un interrogatoire serré, elle avait refusé de donner leurs noms.

Les enquêteurs passèrent outre et continuèrent leurs recherches qui aboutirent à l'arrestation d'un ami de Hélène Kann, demeurant dans une riche villa de Chamonix.

Il s'agit d'un sujet italien, Renato Palermo, âgé de quarante ans, qui se dit représentant en fourrures et avait, paraît-il, l'intention d'ouvrir à Chamonix un grand magasin. Il accompagnait l'Allemande au moment de son arrestation.

Ses protestations n'ont pas réussi à convaincre les policiers qui l'ont fait écrouer à la maison d'arrêt de Saint-Julien, en attendant que soient vérifiées ses affirmations.

G. O.



Surveillé depuis Nice, l'espion Palermo nient d'être arrêté à Chamonix. (W. W.)

DEMANDEZ PARIS REVUE MENSUELLE



**Son N° SPÉCIAL
D'AOUT**
sur les Plages et
BAINS DE MER
remporte un succès
TRIOMPHAL

Son sommaire contient :

GIRLS par Paul REBOUX

LE RAPT par CORLIEU-JOUE
DEAUVILLE - GALANT
par Léon TREICH

**L'AMOUR
SUR LA PLAGE**
par Louis-Charles ROYER

ET BEAUCOUP D'AUTRES ARTICLES
SIGNÉS DES MEILLEURS ÉCRIVAINS

100 magnifiques
et curieuses
PHOTOGRAPHIES
2 HORS-TEXTE EN COULEURS
FONT DE CE NUMÉRO
une Publication de premier ordre

62 PAGES SUR PAPIER GRAND LUXE
EN VENTE PARTOUT

LE N° : **4** FRANCS

L'abonnement d'un an est de 30 frs
donnant droit à une Pendulette de valeur.

PARIS-MAGAZINE
227, Rue St-Denis - PA 15

LES AMIS DE LA POLICE

Ce n'est pas une galéjade. Les Marseillais, sur l'initiative de M. Paul Barlatier, président de l'Office de tourisme, viennent de fonder une « Société des amis de la police de Marseille ».

L'occasion saisie pour lancer l'idée fut l'affreuse tragédie du bureau postal où plusieurs agents de la sûreté trouvèrent la mort.

Les buts principaux de ce groupement sont tout d'abord de faire aimer la police et les policiers, et ensuite de doter Marseille de la police dont elle a besoin.

Comparant la population marseillaise à celle de Paris, la superficie des deux villes, le comité de la nouvelle association a établi que la police marseillaise représentait à peine le dixième de celle de la capitale, alors que proportionnellement les effectifs, dans ces mêmes rapports, devraient être de un à quatre au maximum.

Et les amis de la Canebière protestent, avec juste raison d'ailleurs, demandant des renforts pour que leur ville soit défendue contre les nervis, contre les indésirables qui pullulent, et perde la mauvaise réputation dont elle jouit actuellement.

« Les amis de la police » ont certainement raison, mais où trouver en ce moment des crédits suffisants pour leur donner satisfaction ?

LA VIE MOUVEMENTÉE DE Mrs. KEITH MILLER



Mrs. Keith Miller. (R.)

Mrs. Keith Miller est une célèbre aviatrice australienne. Elle a réussi des raids émouvants et franchi des continents et des mers. Elle aime le danger, l'espace, la vie...

Son pilote habituel, pour les longues randonnées, est le commandant Lancaster. Lancaster, un Anglais flegmatique, devint peu à peu amoureux et amoureux fou de la jeune femme (Mrs. Keith Miller a trente ans). En Perse, après un raid plus aventureux que les autres, dans l'ivresse du succès, de la gloire, ils devinrent amants. Lancaster s'était juré d'épouser celle qu'il connaissait et appréciait depuis dix ans et plus.

Un simple ennui : il était pauvre, très pauvre. Elle ? elle avait contracté de fâcheuses habitudes d'intempérance ; le whisky était pour elle un consolateur, un dangereux ami.

En mars de cette année, Lancaster, complètement à fond de cale, dut partir pour l'Amérique latine. Il pensait, quelques mois, être pilote de ligne et gagner quelque argent. De son côté, Mrs. Keith Miller commençait un livre sur sa vie et ses exploits, qui devait lui rapporter la forte somme, et qui était d'avance accepté par un grand libraire de New-York.

Mrs. Miller, ayant eu besoin d'un second pilote, avait fait la connaissance du capitaine Clarke. Il avait vingt-six ans et avait le grade de capitaine dans l'armée. C'était un beau garçon et un brave cœur...

Lancaster, partant pour l'Argentine, confia son amie à Clarke, en qui il avait toute confiance...

Quinze jours n'étaient pas écoulés qu'il devait amèrement regretter son geste. Une lettre venait apprendre au malheureux que Clarke et l'aviatrice étaient tombés aux bras l'un de l'autre... Ils l'avaient avec quelque courage, demandaient pardon à Lancaster, et Mrs. Miller ajoutait : « Je n'ai plus le courage de travailler au livre. Nous sommes tout à notre amour. Pardonnez-moi. »

Bouleversé, le Britannique revint en



Le capitaine Lancaster. (R.)

avion, le cœur gros de colère et de rancune. Cependant, arrivé à Miami, où se trouvaient les amants, il sembla se ressaisir. Il fut triste et digne.

Clarke et Mrs. Miller, qui buvaient du matin au soir, devant cette attitude, se ressaisirent un peu, et fermèrent le meuble à liqueurs. Quelques jours passèrent, lourds d'orage. Puis ce fut le drame...

Dans le bungalow de Miami, le trio avait dîné. La nuit tombait ; on entendait au loin gémir les ukulèles sur la plage.

Une querelle éclata, violente. Lancaster frappa du poing la table : « Je prenais Clarke pour un gentleman ! » Le jeune homme leva le poing, le laissa retomber sans achever son geste.

Finalement, Mrs. Miller monta dans sa chambre, au premier étage. Les deux hommes restèrent au rez-de-chaussée. Le dernier mot de Clarke fut : « Enfermez-vous, Mrs. Miller. Je ne veux pas que Lancaster aille vous voir dans votre chambre. »

A deux heures du matin, on frappait à la porte de la jeune femme. C'était Lancaster, pâle et défait. Il dit alors à Mrs. Miller : « N'avez-vous rien entendu ? »

— Non. Que se passe-t-il ?

— Clarke est mort. Il s'est suicidé. »

Mrs. Miller, si accablée qu'elle fût par l'horrible nouvelle, dit qu'elle crut, qu'elle croit encore à l'innocence de Lancaster. Et pourtant ! Un mot laissé par Clarke sur la table de nuit : « Je ne peux pas continuer. Prenez Bill, c'est l'homme le plus chic qui soit », était de sa main, à lui Lancaster. L'Anglais a dû le reconnaître, l'avouer.

Saura-t-on jamais la vérité ? Au procès, Mrs. Miller, qui semble avoir déjà oublié son amant mort, défend avec une énergie de lionne le commandant Lancaster.

Trois personnages hantés par l'idée, le goût presque du suicide... intoxiqués d'alcool et de péril. Des désaxés de l'air, en somme.

Mais l'un d'eux, le plus jeune, n'est plus.

QUI A TUÉ ?

Les confidences d'un détenu ont permis l'arrestation de l'assassin présumé des fermiers Manceaux.

LE MANS.

(De notre envoyé spécial.)

L'enquête, assurément, ne traîne pas en longueur.

Comme *Police-Magazine*, bien informé, le laissait supposer la semaine dernière, l'habile commissaire Yvonne a su profiter rapidement des révélations faites par un détenu au directeur de la prison du Mans, et la mort horrible des fermiers Batteux ne saurait tarder à être vengée.

C'est le 13 juillet, on s'en souvient, que des voisins découvraient, dans la cour de la ferme de Grande-Maison, les cadavres de deux septuagénaires, « le père et la mère Batteux ». Pendant la nuit, à coups de pioche, l'assassin, sauvagement, leur avait défoncé le crâne.

On chercha longtemps, patiemment, minutieusement, mais en vain : l'auteur du crime resta introuvable et la brigade mobile, le cœur gros, quitta un jour le village de Ruandin, désespérant d'éclaircir cette mystérieuse affaire.

Puis, une semaine plus tard, dans la prison manceaux, un homme, à voix basse, parla...

Et les policiers reprirent leur enquête, munis de précieux renseignements.

Ils avaient, dès le premier jour, constaté une similitude flagrante entre l'assassinat des Batteux et la fin dramatique de la veuve Richard, fermière au Pressoir, commune de Saint-Vincent-de-Larouer. Ce matin-là, le 1^{er} mars dernier, on avait trouvé le corps de la pauvre vieille baignant dans une mare de sang, devant sa porte. Le crâne avait été défoncé, à l'aide, dit le médecin-légiste, d'un instrument aratoire !

Les investigations de la gendarmerie n'aboutirent pas.

Or, le 18 juin, un nommé Louis Angi-

bault, quarante et un ans, de profession douteuse, demeurant au Mans, 36, Grande-Rue, avait tenu de singuliers propos. Ayant rencontré dans la région, à Teloché, les époux Garnier, cultivateurs, il leur avait dit :

— La police peut toujours courir pour arrêter les types qui ont fait le coup à Saint-Vincent-du-Larouer ! Et ce n'est pas tout ; il y a deux vieux, à Ruandin, qui auront leur compte avant le 14 juillet.

Le 13 juillet, on découvrait le crime de Ruandin.

Arrêté, Angibault fut conduit devant le commissaire Yvonne qui l'interrogea aussitôt :

— Allons, avoue. Les deux crimes ont eu le vol pour mobile, et c'est toi qui les a commis. Il vaut mieux nous dire la vérité.

L'homme leva sur son interlocuteur ses yeux de fouine et eut l'air de ne pas comprendre.

— Parle, c'est préférable !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, j'ignore tout de cette affaire.

On le pressa de questions. Peu à peu, après avoir tergiversé, il perdit pied et c'est avec un regard de bête traquée qu'il répondit :

— Eh bien ! oui, le 18 juin, je crois, j'ai dit cela aux Garnier. Mais je n'ai fait que répéter ce qu'on m'avait raconté.

— Qui t'avait raconté cela ?

— Je ne me souviens pas, j'étais saoul. En attendant je ne suis pas un assassin, pour sûr ! Ça, je le jure !

Têtu, il baissa la tête et n'ajouta pas une parole.

Le commissaire n'insista pas. Il appela ses hommes.

— Déférez-le au Parquet, leur dit-il, la prise est bonne.

Et il se frotta les mains avec satisfaction.

G. G.

LA MORT DU MILLIONNAIRE

« Suicide », affirment ses amis.
« Crime », répondent les enquêteurs.
Le drame qui se déroula, cette nuit-là, à Weston-Salem, dans la Caroline du Nord, parut d'abord fort simple.

Il s'agissait, dit-on, du suicide du jeune millionnaire Zachary Smith-Reynold. Au cours d'une orgie à laquelle ce dernier prenait part avec de nombreux amis dans sa luxueuse résidence, il avait appris que sa femme était juive, ensuite qu'elle ne lui était pas d'une fidélité à toute épreuve. Furieux, il s'était rendu sur la terrasse de sa villa et, d'une balle de revolver, s'était fait sauter la cervelle.

C'est du moins ce que racontèrent aux policiers les hôtes du jeune millionnaire. Quant à la femme du désespéré, l'ancienne star d'Hollywood Libby Holman elle prétendit, lors de l'enquête post mortem, qu'elle



était dans un tel état d'ébriété qu'elle n'avait pas même entendu le coup de feu et était, par conséquent, au courant de rien.

Le jury qui, selon la loi américaine, assistait à cet interrogatoire, refusa d'admettre cette thèse et rendit un verdict de meurtre contre inconnus.

Lorsque les représentants de la force se présentèrent au domicile du défunt ils ne trouvèrent que son secrétaire M. A. B. Walker qu'ils mirent en état d'arrestation, on devait d'ailleurs le relâcher peu après.

Miss Libby Holman, elle, avait pris la fuite et s'était réfugiée, paraît-il, chez son père, à Cincinnati.

Mais M. Holman père nia le fait avec énergie :

— Ma fille, dit-il, n'est pas chez moi. En tous cas elle est incapable d'avoir assassiné son mari, qu'elle adorait. Son innocence éclatera d'ici peu.

Si on ne retrouvait pas immédiatement l'ex-étoile de Broadway, on reçut cependant de ses nouvelles : elle fit dire, en effet, par ses avocats qu'elle viendrait se constituer prisonnière dès qu'elle serait remise de ses émotions, c'est-à-dire dans quelques jours.

Apportera-t-elle la clef de la sanglante énigme et saura-t-on si le millionnaire, désabusé, a mis fin à ses jours ou s'il est tombé sous la balle d'un assassin ?

G. G.



Quittant la scène de la tragédie, Libby Holman se voile la face.

Ces Dames de l'Argentine

(Suite de la page 11.)

Nerveusement, il a déchiré la chemise de la jeune femme.

— Ah !
Alors il court à la salle de bains, prend une serviette, la trempe dans l'eau fraîche, revient et essaye d'étancher le sang qui coule mou d'une plaie au défaut de l'épaule. Mais la blessure est légère.

Il murmure :
— Lola... Lola !
La fille reprend ses sens. Les yeux encore vagues, elle le reconnaît cependant.

— Fernand... mon homme ! dit-elle dans un souffle.

Il a reculé et gronde à voix basse :
— Ton homme ? Allez, ne dis pas d'âneries ! C'est fini tous les deux, tu l'as bien. J'ai juste le temps d'en jouer un air si je n'veux pas m'faire cravater !
Et comme à lui-même, il ajoute tristement :

— Bridé pour moi, Buenos-Ayres, désolé...

A cette pensée où croule tout le bonheur de sa vie facile, Fernand déchaine encore sa haine.

— Et à cause de cette carne-là ! crie-t-il, les dents serrées et le poing tendu.

Elle essaye de le calmer.

— Il a payé, dit-elle.

Mais le Corse secoue la tête et riposte :
— Pas assez cher pour les dégâts !

Et soudain hanté par la perte irréparable qu'il subit et les jours difficiles qui se préparent, il se met à fouiller les tiroirs, à raffer les bijoux, s'emparant des billets et vidant les poches même des habits qu'Antonio a laissés bien en forme sur une chaise.

Lola le regarde hébétée.

— Mais... qu'est-ce que tu fais ? demande-t-elle.

Il se retourne en ricanant, sinistre.

— Qu'est-ce que je fais ? Je m'sers, cette blague ! Tu ne crois pas que j'avais me débiter comme ça ? Tu vieux, je te le laisse, et il est intact ! Avec lui, tu ne seras jamais dans la débène, tandis que moi...

Et une fois encore, rendant le mort responsable de tous ses malheurs, il l'insulte :

Puis il se calme tout d'un coup, et s'exclame :

— Mais assez jacté ! Tout ce que je dis et rien, pas vrai ? Alors, adieu, Lola !

Elle voudrait le retenir encore.

— Fernand, supplie-t-elle, ne t'en va pas, ne me laisse pas comme ça. T'es mon homme, toi !... Lui, c'était un béguin...

Fernand s'est retourné, hargneux.

— Un béguin, lui ? Parlons-en !... Un béguin ? Un béguin qui bouffait au rati-

lier comme mézigue, oui !... J'ai cru en effet que c'était une fantaisie, un caprice que tu t'offrais. Alors, parole d'homme, j'aurais rien dit, mais quand j'ai eu la preuve que tu me menais en double, moi !

Et que lui beccuetait à la salade que j'avais assaisonnée, cré Dieu !... T'as donc pas pensé que j'suis un homme ?

— Si je lui ai refilé quelques billets, explique la fille, c'est parce qu'il me faisait danser. C'est l'habitude au dancing de payer les professionnels.

Il la regarde avec un rire mauvais.

— Ah ! oui, fait-il, c'est l'habitude ? Pour les vieilles maboules, peut-être ?

Allons, pas d'bobards ! Voilà une heure que je suis caché dans l'appartement, je suis fixé.

Se rapprochant alors de la jeune femme, il demande avec un raffinement cruel :

— C'était sans doute parce qu'il te faisait danser que tu lui offrais ton lit tous les soirs ? Allons, allons, assez d'baliverne et n'insiste pas ! Moi, je m'fais la belle, ça sent déjà l'roussi ici !

Lola est de plus en plus affolée. Elle balbutie :

— Alors tu m'laisses tomber, là, toute seule, avec le mort ?

Fernand se retourne et s'écrie, bouffonnant presque :

— Et qu'est-ce que tu veux qu'en fasse ? Je n'peux pourtant pas l'emporter avec moi, ton mort !... Allons, adieu !

L'homme va franchir la porte, mais la fille, dans un cri déchirant, le rappelle encore :

— Fernand !... Fernand !

— Quoi ?

— Un mot, rien qu'un mot, supplie-t-elle.

Ses yeux se sont empués de larmes, ses lèvres se crispent, son cœur est un remous brûlant.

Elle demande :

— Où vas-tu te débiter, Fernand ?

— Ça t'intéresse ?

— Oui !

— Pourquoi ?

— Parce que tu es toujours mon homme, Fernand, répond-elle simplement, et que des fois, on ne sait jamais, si ça ne collait plus avec le vieux, un jour... je pourrais aller te retrouver, peut-être...

Il s'est rapproché dans un éblouissement tragique.

— Tu ferais ça ?

Elle le regarde longuement, toute frissonnante.

— Oui, je le ferais, murmure-t-elle, décidée.

Ils s'étreignent éperdument.

— Ma mère !

— Mon homme !

C. V.

(La fin au prochain numéro.)

Le bistouri peut transformer un malfaiteur en honnête homme

Le héros de cette histoire absolument authentique est un nommé Karl Grunberg. Il est âgé de trente ans et est issu d'une excellente famille viennoise.

Son enfance se déroula de façon fort paisible et heureuse. Studieux et appliqué, le petit Karl apprenait avec une facilité étonnante et faisait la joie de ses professeurs. Son adolescence fut également parfaitement équilibrée et rien ne laissait prévoir les vicissitudes qui allaient s'abattre sur le jeune homme.

Vers l'âge de seize ans, Karl Grunberg, alors le meilleur élève de son collège, se fait expulser pour mauvaise conduite et vol. Bien que ses parents lui servent une pension bien supérieure à ses besoins d'élève, puisqu'il déclare avoir toujours beaucoup plus d'argent qu'il n'en peut dépenser, il a dérobé le portefeuille d'un de ses camarades et s'est emparé d'une cassettes de chocolat dans le réfectoire de l'établissement.

Conduit devant le surveillant général, il montra le plus sincère désespoir et, au milieu de ses sanglots, affirma ne pouvoir expliquer la raison de ses larcins :

— Une force irrésistible me poussait, je n'avais besoin de rien, mais cela a été plus fort que moi, j'ai éprouvé le désir de voler !

Ses parents le firent changer de collège, l'envoyèrent dans un lycée de province, pensant que l'existence fiévreuse de la ville avait eu une pernicieuse influence sur l'esprit du jeune homme.

Pendant deux années, Karl Grunberg se montre un élève docile et discipliné et il revient ensuite à Vienne, où il entre dans les bureaux de son père.

Trois mois plus tard, le jeune Karl imite la signature de son père sur un chèque qu'il va toucher à la banque. Soupçonné, il avoue sans se faire prier et manifeste le même désespoir que lors de sa première faute et témoigne la même impuissance à en expliquer les raisons.

Examiné par les plus grands psychiatres de la ville, il est déclaré parfaitement sain et normal.

Plusieurs mois se passent et, un jour, toute la presse relate un vol commis avec une exceptionnelle audace : un cambrioleur s'est introduit nuitamment dans une boutique de changeur, a fracturé un coffre-fort et y a dérobé une somme considérable.

Les meilleurs limiers de la police autrichienne s'épuisent en vains efforts, il est impossible de mettre la main sur le coupable lorsque brusquement un coup de théâtre se produit. Un bouton de manchette perdu dans la salle des coffres permet d'identifier le cambrioleur : Karl Grunberg. On devine aisément l'émotion considérable que provoqua cette découverte.

Devant ses juges, le fils Grunberg ne cessa de répéter :

— J'ai volé, mais je ne sais pas pourquoi, je suis riche, je n'ai pas besoin d'argent... Encore une fois, une force irrésistible m'a poussé à agir. C'était plus fort que ma volonté...

On le condamna à dix ans de réclusion. Dans la solitude de son cachot, Karl Grunberg réfléchit à ce que sa destinée a d'effrayable. Honnête, foncièrement honnête, malgré les apparences, pourvu d'une fortune qui le met à l'abri des tentations, comment a-t-il pu arriver où il en est ?

Obscurément, il se sent irresponsable. Il se souvient confusément des mois qui précédèrent son exclusion du collège. Il lui semble qu'à ce moment une sorte de brisure s'est produite en lui, mais tout cela est brumeux, flou, comme un rêve dont on ne peut, au réveil, reconstituer toutes les phases.

Le directeur de la prison, auquel plusieurs fois il a fait part de son état d'esprit, s'émue et bien que les sommités médicales aient déclaré Grunberg sain d'esprit, appelle le docteur Fursberger, spécialiste des maladies mentales, et le prie d'observer le détenu.

L'homme de l'art interroge le jeune homme, s'inquiète de son ascendance, ne découvre en lui aucune des tares physiologiques pouvant expliquer une folie passagère et, déjà, va se rendre à l'avis de ses collègues, lorsqu'un jour, appuyant par hasard la main sur le crâne du détenu, il sent une légère protubérance. Il s'informe et Grunberg lui explique que, vers l'âge de quinze ans, le père d'un de ses camarades avec lequel il se battait lui porta un violent coup de canne.

Le docteur Fursberger se garde bien de considérer cet incident comme négligeable, et se livre à une enquête auprès des personnes qui ont connu Grunberg à cette époque de sa vie. Toutes sont d'accord pour déclarer avoir remarqué en lui, vers la quinzième année, un notable changement de caractère et d'attitude : il était devenu taciturne, bizarre, fantasque, accomplissant des actions saugrenues dont il était ensuite le premier à s'étonner.

Persuadé que le coup de canne a eu une terrible influence sur le cerveau de son client, le docteur Fursberger décide, avec l'assentiment du directeur de la prison, d'opérer le jeune homme.

Une cachette originale



Encore que la vigilance des autorités américaines se soit singulièrement ralentie depuis quelques mois, les citoyens de la libre Amérique qui veulent consommer des alcools divers se voient contraints de recourir aux offices de bootleggers et de dissimuler, de façon ingénieuse si possible, leurs stocks de liqueurs fortes. Ne dit-on pas, à ce sujet, aux U. S. A., que le succès des Jeux olympiques d'hiver, à Lac Placid, est venu uniquement de la proximité de la frontière canadienne ?

Un kilomètre ou deux à parcourir ; et c'étaient les plus accueillantes auberges, sous l'égide du pavillon britannique.

Mais New-York est loin, très loin de la frontière canadienne. Et l'on tient cependant à son petit whisky. C'est pourquoi une jeune Américaine — comme celle que représente notre photographie — fit preuve, dans le choix de sa cachette, d'un admirable à-propos. L'armoire du téléphone, quelle plus sûre retraite, quel plus opportun asile, pour les quatre ou cinq bouteilles d'un cocktail ?

A noter que le téléphone marche quand même ! Il n'y a pas truquage complet. Simple utilisation habile de la place. Seulement, lorsqu'on a, parmi ses invités, le sheriff du coin et que retentit la sonnerie de l'automatique, que fait la maîtresse de maison ? Je gage qu'elle doit se sentir

.....

Sous la cicatrice de l'ancienne blessure, il découvre que la boîte crânienne a considérablement épaissi et exerce une pression continue sur le cerveau. L'os est gratté et, après quelques jours de convalescence, Grunberg est métamorphosé : il est gai, ses yeux brillent d'un vif éclat, ses gestes sont pondérés et sa voix est calme ; l'homme ancien revit en lui.

Quelques mois plus tard, Karl Grunberg bénéficie d'une mesure de grâce et on lui rend sa liberté, il revient à Vienne et reprend sa vie normale auprès de ses parents.

Et depuis qu'on l'a débarrassé de la « bosse du crime », le jeune homme n'a volé ni portefeuille ni chocolat ; il n'a plus fait d'expéditions nocturnes dans les boutiques des changeurs, ni imité la signature paternelle sur les chèques.

Il a repris une existence tout à fait normale et le « voleur malgré lui » est devenu aujourd'hui un des plus gros industriels autrichiens.

Sans la perspicacité du docteur Fursberger, il aurait peut-être fini ses jours sur l'échafaud.

J.-C. DAMIENS.

terriblement ennuyée... à moins que le représentant de la police, comme il est courant aux Etats-Unis, sache ne pas regarder indiscrettement du côté de l'appareil ?

Un de nos amis qui revient précisément des U. S. A. nous disait ces jours-ci : « Dans la boîte la plus chère du monde, le Central Park Casino, la prohibition n'est plus qu'un souvenir. A deux cent cinquante dollars la bouteille, on boit ouvertement du champagne ; et, malgré la crise, il faut retenir sa table. » Nous nous exclamions : « Mais les autorités ? » Lors notre interlocuteur, avec malice : « Pensez-vous ! Le Central Park Casino est la propriété du maire de New-York, le fameux Jimmy Walker. Vous pensez, dans ces conditions... »

Gageons que d'ici peu on n'aura plus besoin du tout de cacher son « gin » en Amérique. Nul, chez nous, pour le regretter ! N'oublions pas que la loi Volstead a porté un rude coup au commerce des vins de France et qu'il y avait, derrière le prétexte de l'alcoolisme, des raisons plus... douanières ou politiques. (K.)

L'INFIRMERIE SPÉCIALE

Il n'y a pas si longtemps encore, l'asile provisoire des déments dépendant du Dépôt s'appelait l'infirmerie spéciale du dépôt.

A la suite de nombreuses réclamations, des familles émues par cette appellation qui créait, ou pouvait créer, une confusion entre ce service purement médical et l'antichambre de la Santé, on supprima l'indication de dépôt et l'infirmerie devint l'infirmerie spéciale tout court.

Ce n'est pas encore suffisant et de nouvelles protestations se sont élevées. Elles ont eu leur écho au Conseil général de la Seine.

Un conseiller général, M. Chause, rapporteur du service des aliénés, a émis un vœu que l'assemblée a adopté tendant à la suppression de l'infirmerie spéciale.

Le rapporteur a justifié sa demande en expliquant que les malades ne sont pas des malfaiteurs et ne doivent pas être traités comme tels.

Il voudrait que les présumés aliénés soient envoyés à l'hôpital Henri-Rousselle, plus désigné pour les recevoir qu'un immeuble abritant des malfaiteurs et des filles.

SI JE SAVAIS

La Sagesse des Nations dit que, une seule fois dans la vie de chacun, la chance frappe à la porte. Elle frappe à la vôtre en ce moment...

Si vous deviez revivre votre vie, agiriez-vous encore de la même façon ? Non, pour le plus souvent, n'est-ce pas ? Eh bien ! pour l'avenir, pourquoi ne pas agir de suite de la bonne manière ? Pourquoi ne pas consulter ce vieux Mentor qui vous guidera en toute certitude ? Ceux qui l'ont consulté disent que non seulement il vous prédit vos joies et vos ennuis, mais il vous indique le moyen d'éviter ces ennuis et de profiter au maximum de toutes vos joies. Le Dr R. Marouch, le grand spécialiste grec, dit : « J'ai été vivement surpris de l'exactitude extraordinaire de ses révélations. Il m'a dit des faits qui, dans ce pays, ne sont connus que de moi seul. »

Envoyez-moi votre nom et votre adresse, ainsi que votre date de naissance, le tout écrit lisiblement, et, si vous le jugez bon, joignez 2 fr. en timbres-poste de votre pays (pas de pièce de monnaie), pour couvrir les frais d'écriture et de port. Il vous fera parvenir gratuitement une lecture de votre vie. Astral, Dépt. A. 3587, rue de Joncker, 41, Bruxelles (Belgique), Affranchir chaque lettre à 1 fr. 50.

sympathique, breveté S. G. D. G. mettant knock-out, rendant aveugle pour 10 minutes. Références officielles. Tir rapide, 5 coups en vingt secondes. Revolver avec 10 cartouches. 200 fr. **DIOLU**, boîte postale 33, Montreuil-s/Seine

REVOLVER

sympathique, breveté S. G. D. G. mettant knock-out, rendant aveugle pour 10 minutes. Références officielles. Tir rapide, 5 coups en vingt secondes. Revolver avec 10 cartouches. 200 fr. **DIOLU**, boîte postale 33, Montreuil-s/Seine

AVENIR dévoilé par la célèbre voyante **Mme MARYS**, 45, r. Laborde, Paris-8^e. Env. prén. date de nais. 15 fr. mandat (de 3 à 7).

Incroyable

frs 475.
Payables

8 JOURS A L'ESSAI

1^{er} versement

1 mois après

la livraison

Frs

39.

par mois

40 MORCEAUX

ET UN APPAREIL PORTATIF

L'appareil portatif à aiguilles « Réve-Idéal », d'une sonorité parfaite, dimensions : 40 x 31 x 16 cm., est d'une présentation irréprochable, couvert simili-cuir brun. Le moteur à vis sans fin est absolument silencieux. Il est garanti cinq ans. L'appareil seul, 276 fr., payables 32 fr. par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux à aiguilles « Idéal » (20 chants, 20 orchestres), choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés, 200 fr., payables 16 fr. par mois (24 fr. 1^{er} versement). Nous recommandons notre combinaison de 1 appareil et 20 disques au prix de 475 fr., payables 39 fr. par mois (46 fr. 1^{er} versement)

BULLETIN DE COMMANDE P. O. 5.

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif « Réve-Idéal » à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques « Idéal » (40 morceaux) (payer ce qui ne convient pas), au prix de fr. que je paierai frs. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à le 1932

Nom et prénoms Profession ou qualité Domicile Département Gare

Signature :

Girard & Boitte

112, rue Réaumur,

PARIS (2^e).



Nous fournissons tous les appareils et disques Idéal et Pathé.

DEMANDEZ notre catalogue général n° 66.

INFAILLIBLEMENT avec l'IRRADIANTE envoyée à l'essai, vous soumettez de près ou de loin quelqu'un à VOTRE VOLONTÉ. Demandez à M. GILLET, 169, r. de Tolbiac, PARIS, sa brochure, grat. N° 4.



GRATIS CURE DE 7 JOURS

Designé malade Tisanes d. Réver. Père LOUIS-RENE Boîte Postale 166 — NICE (A.-M.) (Joindre 3 francs en timbres pour frais généraux)

GAGNEZ

1 000 frs par mois et plus pendant 2 sexes. Partout. Ecrire : Manufacture PAX G., à Marseille.

GRAND CONCOURS 2000 PHONOS ou T.S.F. DONNÉS GRATUITEMENT

à titre de propagande, à toutes personnes donnant la réponse du rébus ci-dessous et se conformant à nos conditions.

Mu



Avec ces quatre dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'état italien universellement connu.

Réponse : Envoyez votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

E^{ts} EMYPHONE (Serv. Concours 118) 17, rue Sedaine, Paris XI^e

Pour Maigrir

Prenez les **PILULES GALTON** le meilleur amaigrissant. Réduction rapide des Hanches, du Ventre, du Double-Menton, etc. Absolument sans danger. Le flacon avec notice, contre remb. : 20 fr. 85 - J. RATIE, ph., 45, r. de l'Echiquier PARIS, 10^e.

Vente directe du fabricant aux particuliers et franco de douane.

100 000 clients par an
20 000 remerciements
Acc.-piano. 965 fr.
Acc.-chrom. 850 fr.
Demandez catalogue français gratuit
Affranchir Fr. 1.50

Fabr. d'accordeons, d'instruments de musique et de phonos **MEINEL & HEROLD**, Klingenthal (Saxe) N° 606



MONTRE-BRACELET

POUR HOMMES

Marque **UTILIA** en PLAQUÉ OR LAMINÉ Rectangulaire et Cintrée

épousant exactement la forme du Poignet L'élégance de sa ligne CAM-BREE lui confère un cachet de perfection tout particulier.

CRÉATION et MODÈLE Exclusif MOUVEMENT A ANCRE empierré de 15 Rubis. Balancier compensé, anti magnétique, Ellipse spirale BRÉGUET Haute précision. Chiffres reliefs. Petit Cadran de Secondes. Bracelet cuir veau velours d'un riche effet. Boîtier en plaqué or.

Indispensable à tous SPORTIFS, TOURISTES, AUTOMOBILISTES, VOYAGEURS, INGÉNIEURS, CONTRAMAITRES, etc. Contrôle le rendement, oblige à l'exactitude.

PRIME GRATUITE. Tout Souscripteur qui enverra le BULLETIN DE COMMANDE ci-dessous recevra en même temps que la MONTRE-BRACELET un **SUPERBE STYLO-MINE** en Argent Système Breveté indérégable.

Les deux objets sont livrables immédiatement aux Conditions du Bulletin ci-dessous.

BULLETIN DE COMMANDE Veuillez m'adresser le BRACELET-MONTRE en PLAQUÉ OR laminé avec sa prime au prix de 295 frs que je paierai à raison de 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs, port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 280 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encaissement.

Nom et prénoms Rue Ville Département Signature : Or. Le 1932

Envoi du superbe catalogue, Gratuitement, sur simple demande — Prière de découper ce Bulletin et l'envoyer à **L'ÉCONOMIE PRATIQUE — 15, Rue d'Enghien — PARIS-X^e**

LE CHRONOMÈTRE "UTILIA"

vous fera le Maître de l'heure et vous aurez à la fois un Chronomètre de haute précision et un bijou d'une élégance supérieure.

Boîtier en PLAQUÉ OR, Forme extra-plate

Invariable Garanti 5 ans

15 à 16 MOIS DE CRÉDIT
20 fr. par mois

PRIME GRATUITE Une CHAÎNE en PLAQUÉ OR Fixe



Diamètre de la montre 4 cm. 1/2

Son MOUVEMENT

Avec échappement à ancre, ligne droite, double plateau, levées visibles et ellipses en rubis empierré de 15 rubis fins, balancier compensateur, véritable Spiral Bréguet, donne un réglage de haute précision insensible aux changements de position et aux variations de température. Il est accompagné de son Brevet de Marque et de Réglage garantis et sort d'une des PREMIÈRES Manufactures d'Horlogeries Spécialisées.

IL EST GARANTI 10 ANS et sa précision est absolue. Il n'est pas sensible à l'aimantation produite par les dynamos et autres machines électriques

Son BOÎTIER

n'est pas en Acier qui blanchit et qui rouille. Il n'est pas en Argent qui jaunit et noircit. Il n'est pas en Or, car, en prix abordables, il serait trop mince, trop faible et incapable de se maintenir intact durant des années et en boîte solide et massive, il serait d'un prix trop élevé. **INALTERABLE** comme l'OR, aussi résistant qu'une boîte d'or de 1500 frs, il a la même forme, la même apparence, les mêmes avantages que l'Or pur tout en coûtant beaucoup moins cher.

Il est en PLAQUÉ OR laminé, composition inaltérable, garantie fixe, et il est racheté après usage 2 fr. 50 le gramme, c'est-à-dire 10 FOIS PLUS que l'ARGENT.

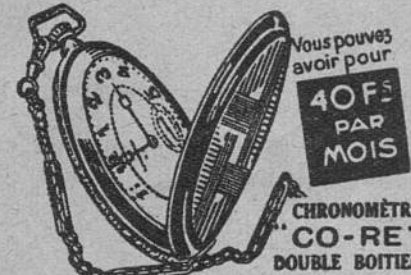
Livable immédiatement aux conditions du Bulletin ci-dessous

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné déclare acheter un CHRONOMÈTRE "UTILIA", boîtier PLAQUÉ OR laminé, au prix de 315 frs que je paierai 20 frs par mois, le 1^{er} de 25 frs port et emballage compris, et les suivants de 20 frs tous les mois. Au comptant 285 frs. Les quittances seront majorées de 1 fr. pour frais d'encaissement. Cette commande me donne droit à la Prime gratuite d'une CHAÎNE en plaqué or.

Nom et prénoms Rue Ville Département Signature : Or. Le 1932

SANS RIEN VERSER D'AVANCE



Une montre précise, élégante, solide. Echappement ancre 15 rubis, décor moderne. PLAQUE OR INALTÉRABLE. Livrée avec sa chaîne en plaqué or 480.

Catalogue Général N° 72 gratis sur demande **COMPTOIR RÉAUMUR 78-rue Réaumur Paris**

Concours France sans diplôme : 21 Novembre Age : 23 à 30 plus 5^{me} mil. Commissaire police ou Inspecteur police en Algérie sur les **CHEMINS de FER** Trait : 30.000 à 75.000 francs. Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

L'ENNUI C'EST LA MORT ! POUR RIRE et FAIRE RIRE

Demandez les catalogues *Farces* *Attirées*, *Surprises*, pour *Sorcières* et *dinners*, *Chansons*, *Monologues*, *Prédictions*, *Physique*, *Magie*, *Librairie*. — Envoi contre 2 fr. Se recommander du journal *H. BILLY*, 6, rue des Carmes, Paris. Maison fondée en 1806.

EN VOUS ABONNANT A **"Police-Magazine"**

VOUS AUREZ DROIT — A UNE SUPERBE —

Prime Gratuite

Imp. CRÉTÉ. — CORBEIL.



Nous avons dit, dans notre dernier numéro, que treize policiers de Nassau (Amérique) étaient accusés d'avoir fait mourir un inculpé sous le « grillage du troisième degré ». Voici trois camarades du mort venant déposer sur les brutalités policières. (I. N. P.)



A Berlin, s'est ouvert le procès du couple Salaban, accusé d'émission de fausse monnaie. En outre, le mari (à gauche), a pris indûment le titre de docteur et a soigné diverses personnes de façon ultra-fantaisiste. (K.)



On a expérimenté, à Paris, au Ranelagh, un nouvel appareil de signalisation urbaine. Quand une voiture s'engage dans un carrefour dangereux, elle signale automatiquement sa présence aux autres véhicules par un feu qui s'allume quelques secondes à l'avance. (K.)



La police viennoise, à son tour, vient d'adopter le jiu-jitsu comme moyen de défense rapide et efficace à la fois. Comment l'on se débarrasse d'un adversaire pourtant armé d'un revolver... (W. W.)



On a arrêté, dans un magasin de musique, 64, rue Lafayette, un jeune cambrioleur, René Fischer, qui s'apprêtait à fuir avec son butin. René Fischer a dû avouer cinq autres cambriolages... (R.)



A Brighton, près Londres, on a expérimenté un appareil de T. S. F. de poche à l'usage de la police. Les essais ont été concluants. A gauche du policeman-chef, on aperçoit le jeune inventeur de ce dispositif intéressant. (W. W.)



Lucie Perret et son complice, l'Italien Reno Orasi, voulaient cambrioler un château de la Touraine, où Lucie Perret avait été employée comme femme de chambre. Projet déjoué par la police. A gauche, l'Italien Orasi; à droite, l'indicatrice Lucie Perret. (R.)



La princesse égyptienne Mansour, qui a tiré des coups de revolver sur M. Léger, gérant d'un immeuble, rue Marbeuf, à Paris, est vue ici, aux couloirs du Palais, avec M^e Campinchi. L'affaire s'arrange, aucune plainte n'ayant été portée... (R.)